

Pierre Béhel

**Les derniers
seront
les premiers**

Nouvelles

L e s d e r n i e r s s e r o n t l e s p r e m i e r s

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

L e s d e r n i e r s s e r o n t l e s p r e m i e r s

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre
Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Les derniers seront les premiers

Les derniers seront les premiers

Les personnages principaux et les situations présentés dans cet ouvrage sont très librement inspirés de personnages et de situations historiques. Les personnages secondaires sont de pure invention.

Les différences avec l'histoire réelle sont explicitées en fin d'ouvrage, dans une annexe.

Les derniers seront les premiers

Monsieur le Maréchal

L'encore général Maurice Gamelin regardait par la fenêtre de son bureau. Elle donnait sur la cour d'honneur de l'Ecole Militaire. Il travaillait là, désormais, pas très loin du Ministère de la Guerre, pas très loin de là où il était né. Depuis l'armistice, il avait quitté le château de Vincennes.

Le ciel était bleu. La prise d'armes se ferait sous un grand soleil. La cérémonie serait magnifique. On était en train de terminer la préparation du lieu. Les drapeaux pavoisaient déjà largement les fenêtres. Quant au mât central, au milieu de la cour, on n'y hisserait le grand drapeau bleu-blanc-rouge qu'au début de la cérémonie, en présence du Président de la République, Albert Lebrun, et du nouveau Président du Conseil, Edouard Daladier, celui à qui il devait une partie de sa carrière. Depuis la Première Guerre Mondiale, Maurice Gamelin avait bien compris les imbrications entre la chose militaire et la chose politique. D'un point de vue pratique, s'entend. Les grandes réflexions à la Clausewitz sur la guerre comme poursuite de la politique par d'autres moyens, il les gardait pour ses livres.

Mais la politique ne fait pas tout. Depuis ce jour de 1893 où il était sorti major de promotion de Saint-

Les derniers seront les premiers

Cyr, il savait qu'il aurait un grand destin. Général après neuf mois seulement au grade de colonel. Et, avant cela, il avait eu la chance de servir, comme officier d'ordonnance, le Grand Maréchal, Joseph Joffre.

C'était un autre temps. Joseph Joffre était mort en 1931. Jusqu'à aujourd'hui, il n'y avait plus qu'un seul maréchal en vie : cet imbécile, ce plouc arrogant, de Philippe Pétain. Pourquoi Clémenceau en avait-il fait le « vainqueur de Verdun » ? Quelle erreur politique ! Pétain était un défaitiste. Heureusement, le gouvernement l'avait écarté en le nommant ambassadeur en Espagne.

Mais, lui, Maurice Gamelin, était bien vivant. Son discours était prêt : il y faisait l'éloge de son maître et taisait ses inimitiés. Il y faisait l'éloge de ses soldats et taisait sa rancune contre les communistes ou les fascistes, ces traîtres qu'il avait parfois fallu fusiller. Il y faisait l'éloge de la République et il y taisait son mépris des politicards de bas étage prêts à tout pour des honneurs. Il ne pensait pas à son ami Edouard Daladier, non. Il se méfiait de Léon Blum, un Juif et un socialiste, mais il n'avait jamais réussi à réellement le prendre en défaut de loyauté à la République et à la France. Non, il pensait à des petites gens comme ce médiocre Pierre Laval. Il pensait à ces écrivains, ces polémistes, ces Doriot, Céline et consorts. Des fascistes, des communistes, des soutiens des forces étrangères, qui

Les derniers seront les premiers

masquaient leur volonté de trahison au profit de chefs étrangers sous les accusations farfelues contre les Juifs.

Ce n'est pas que Maurice Gamelin aimait les Juifs. Non. Mais on ne pouvait pas les accuser trop facilement de tout non plus. Il se souvenait de l'Affaire Dreyfus, comment les accusations portées contre ce juif idiot avaient divisé la France. Maurice Gamelin admirait l'obstination de Marie-Georges Picquart. Quel dommage que celui-ci n'ait pas vu la reconquête de son Alsace natale où, désormais, reposaient ses cendres.

Un homme de cette trempe, capable d'oublier ses haines pour l'amour de la Patrie, capable de sacrifier sa carrière pour la victoire de la vérité, qu'aurait-il pu faire lors de la Grande Guerre ? Peut-être aurait-il permis de gagner du temps et d'épargner ainsi bien des vies.

Maurice Gamelin admirait bien des gens. Et, aujourd'hui, il entrait parmi eux. En les admirant, en révélant son admiration dans son discours, il se hissait au firmament des héros. Il rejoignait ces héros. Il se demanda soudain s'il n'était pas victime d'un orgueil démesuré. Il était chef d'État Major depuis 1931. L'année de la mort de son maître, Joseph Joffre. C'était sans doute un signe du Destin. Il était le successeur de son maître. Comme lui, il allait devenir Maréchal.

Depuis Saint-Cyr, Maurice Gamelin était de toutes les façons habitué à être admiré et honoré. Ne faisait-il pas parti des grands penseurs de la chose militaire, lu en Allemagne comme en Italie, en

Les derniers seront les premiers

Angleterre ou en Russie ? Certes, au début des années 1930, certains lui reprochèrent ses conceptions archaïques, dépassées, figées en 1914.

Oui, il avait été nommé comme conservateur. On voulait rassurer le gouvernement. Mais rien ne vaut un conservateur pour mener des révolutions. Maurice Gamelin était certes un meneur d'hommes et un tacticien hors pair, mais il était aussi un intellectuel. Il savait écrire mais il savait aussi lire. Comme les thèses publiées par des élèves-officiers ou des officiers. Et puis les conflits menés par les puissances ennemies au fil de ces dernières années, la guerre civile espagnole par exemple, lui avaient servi de leçon.

Alors, en 1939, il avait déchiré les vieilles thèses et les vieux plans, ceux que les Allemands possédaient sans doute. Il avait bien sur-armé la Ligne Maginot, pour en faire un rempart afin de bloquer les contre-offensives. Mais il avait foncé avec des troupes motorisées sur la Ruhr, par la Sarre.

Adolf Hitler avait commis une erreur de débutant, une erreur d'arrogant psychopathe : il n'avait pas écouté les vieux officiers prussiens. Pas assez fidèles, pas assez carpettes, pas assez nazis. Non. L'Autrichien avait envoyé presque toutes ses troupes en Pologne. Et tous ses chars, tous ses avions. A l'Ouest, il ne restait que des cavaliers, des vieux, de la piétaille de seconde catégorie sans encadrement véritable.

Les derniers seront les premiers

Alors Maurice Gamelin avait envahi l'Allemagne. Il avait fait sauter les ponts sur le Rhin, sauf deux. Il avait pris Francfort. Il avait pris la Ligne Siegfried par l'arrière. L'armée allemande avait été écrasée. Alors Erwin Rommel avait pris les choses en mains. Adolf Hitler avait été écarté. Il avait disparu. Les troupes du front Est avaient tenté de venir combattre à l'Ouest. Trop tard.

Les Polonais avaient envahi la Prusse Orientale. Ils avaient découvert que les Soviétiques s'apprêtaient à attaquer. Les Baltes s'étaient unis et mobilisés aux côtés des Polonais. Joseph Staline peinait depuis à expliquer ses mouvements de troupes. Le Pacte Germano-Soviétique n'était-il bien qu'un traité de non-agression ? Joseph Staline en jurait, il protestait de sa bonne foi. Mais il était de plus en plus évident qu'il aurait donné le coup de grâce à la Pologne, une fois celle-ci ravagée par les Allemands. Et qu'il aurait reconquis les territoires perdus en 1917 par l'Empire Russe.

Erwin Rommel était un officier de qualité. Mais c'était un ennemi malchanceux. Il n'avait pu que négocier l'armistice. La Sarre devenait française pour de bon. Les Anglais récupéraient quelques îles et un protectorat sur la région d'Hambourg, où ils avaient débarqué. La Ruhr devenait un protectorat de Rhénanie. La Prusse était réduite à sa portion congrue, d'autant que le Danemark en avait profité, à quelques jours de l'armistice, pour donner un coup de poignard dans le

Les derniers seront les premiers

dos aux Allemands en reprenant le Schleswig-Holstein, sans rencontrer la moindre résistance. Autriche et Bavière devraient rester unies en un Etat de Bavière. C'était là que résidait la dernière grande difficulté : l'Italie aurait dû s'engager dans la guerre au côté d'Hitler. Mais Benito Mussolini était bien le lâche que Maurice Gamelin pensait. Non seulement il n'en n'avait rien fait mais il avait même profité de la déroute allemande pour envahir le Tyrol. Finalement, on en revenait à la situation voulue par les fascistes italiens avant l'Anschluss.

Maurice Gamelin se retourna. Dans ses pensées, il avait besoin de retrouver une carte d'Europe. Celle qui était accrochée dans son bureau était désormais clairement obsolète. Toute l'Europe Centrale était bouleversée. Il allait falloir recréer un état tchèque. Les Slovaques se jetaient dans les bras protecteurs des Polonais. Après la Yougoslavie, une autre confédération slave était en train de naître. On disait que l'Ukraine bougeait beaucoup. Si celle-ci basculait dans le camp polonais, l'Union Soviétique ne s'en relèverait pas.

Il y avait une chose que Maurice Gamelin avait désapprouvé. Mollement, il est vrai. Mais humilier un adversaire n'est jamais bon. Seuls les politiques, mus par la volonté du coup d'éclat, aimaient cela. Faire défiler les tirailleurs sénégalais à Nuremberg, sur les emplacements des fêtes nazies... Les Nazis en avalaient leurs chapeaux.

Les derniers seront les premiers

Il y avait aussi le problème de la Prusse Orientale. Les Allemands avaient fui. Les Juifs spoliés en Allemagne s'y étaient réfugiés. Et les nombreux Juifs Polonais soutenaient la création d'un Etat Juif là-bas. Après tout, pourquoi pas ? Edouard Daladier était pour.

Maurice Gamelin haussa les épaules. Les Juifs, toujours les Juifs. Ils avaient l'art de se mettre dans des situations mettant tout le monde dans l'embarras.

Soupirant, le général se dirigea vers son bureau et s'y assit. Il y avait un parapheur rempli de lettres à signer. La cérémonie n'aurait lieu que dans plus d'une heure. Et il était déjà habillé en grande tenue, tout prêt à recevoir son bâton de Maréchal des mains du Président de la République. Autant travailler pour s'occuper au lieu de perdre son temps en rêveries. Maurice Gamelin ouvrit donc le parapheur. Et il se saisit d'une plume pour apposer sa signature en bas de chaque courrier. Général, c'était avant tout un boulot de bureaucrate.

La première lettre s'adressait au Roi d'Angleterre. C'était une réponse aux félicitations reçues pour sa nomination à la dignité de Maréchal. Le texte avait été rédigé par le Ministère des Affaires Etrangères. Maurice Gamelin en apprécia le style élégant. Et il apposa sa signature avant d'écraser un buvard sur le papier. Quelques secondes à attendre. Lettre suivante.

Dès les premières lignes, le sang de Maurice Gamelin se mit à bouillir. Quel était l'imbécile qui avait

Les derniers seront les premiers

invité Philippe Pétain à la cérémonie de remise de son bâton de Maréchal et se désolait maintenant qu'il ne put venir, retenu en Espagne par ses obligations d'ambassadeur ? Maurice Gamelin détestait Pétain. Et c'était d'ailleurs réciproque. Jamais il ne l'aurait invité ! Le général se précipita à la porte de son bureau, l'ouvrit et hurla à l'attention de sa secrétaire.

« Où est le colonel ? Appelez-le immédiatement ! »

Puis il referma la porte et retourna s'asseoir. Bientôt, on frappa.

« Entrez ! »

Le colonel qui entra se mit au garde-à-vous. Mais il était trop grand. Et son nez énorme devait le déséquilibrer, ses oreilles le freiner. Il était laid. Voilà. Maurice Gamelin ne l'aimait pas parce qu'il était laid. Et aussi parce qu'il le dépassait de plus d'une tête. Enfin, il avait écrit ce livre de tactique, il y a quelques années, qui aurait dû être signé par Philippe Pétain. Mais cette perche arrogante avait voulu signer son œuvre et l'avait publié à son nom. Maurice Gamelin, soudain, se dit qu'il était sans doute sévère avec cet officier plutôt bon qui lui avait inspiré sa tactique.

« Colonel, qu'est-ce que ce courrier ? Qui a invité Philippe Pétain ? »

« Mais, Monsieur le Maréchal, le Maréchal Pétain est le seul autre maréchal vivant. Il allait de soi qu'il fut invité... »

Les derniers seront les premiers

« Aller de soi ? Non, cela n'allait pas de soi, colonel. Cette baderne défaitiste aurait mené la France au désastre si, par malheur, ce soi-disant vainqueur de Verdun avait été à ma place. Et c'est nous qui aurions demandé l'armistice ! Je me réjouis chaque jour de sa nomination en Espagne. »

« Cependant, Monsieur le Maréchal, il était simplement nécessaire de l'inviter, eu égard aux convenances. Il se trouve qu'il ne pouvait pas venir. Ainsi, les convenances ont été respectées sans l'inconvénient de sa présence. De plus, il garde de nombreux admirateurs qui se seraient mués en adversaires si vous l'aviez vexé. »

« Il est vrai qu'il se vexe facilement, le bougre. Il a été votre maître, n'est-ce pas ? »

« J'ai eu l'honneur de le servir mais nous sommes aujourd'hui... disons... brouillés. A cause d'un livre que j'ai écrit et que je lui ai dédié. »

« Oui, je sais. Il aurait aimé le signer lui-même. Bon livre, il est vrai. »

« Merci, Monsieur le Maréchal. »

Maurice Gamelin s'était radouci. Il était prompt à la colère mais savait écouter. De toutes évidences, ce garçon était certes une teigne arrogante mais il avait du sens politique. Inviter un rival en sachant que l'invitation ne pourrait pas être honorée. Vicieux.

Le nouveau maréchal regarda plus attentivement le courrier destiné au vieux. En fait, le texte était

Les derniers seront les premiers

parfaitement ciselé. Aucun mot ne pouvait être considéré comme vexant. Le texte témoignait même d'un respect élevé envers un aîné. Mais, quand on lisait entre les lignes, on y décelait bien une forme de mépris et de jouissance à ne pas avoir à subir la présence du destinataire. Pas de doute : ce colonel était une plume destinée à de hautes fonctions et à une carrière littéraire.

Posant les coudes sur son bureau, les doigts croisés sous son nez, Maurice Gamelin regardait le colonel trop grand. Soudain, il sourit. Ce type devait avoir les pieds qui dépassaient dans les lits militaires. Le maréchal s'amusait de cette idée.

« Colonel, vous êtes un insolent mais je dois admettre que vous avez une forme de génie. »

« Merci, Monsieur le Maréchal. »

« Nous avons besoin d'un officier en Indochine pour diriger une mission de soutien à la République Chinoise contre les Japonais. Que les Jaunes s'entre-tuent nous est indifférent mais les Japonais s'étendent, menaçant nos possessions en Polynésie et en Indochine, ainsi qu'Hawaï. Une guerre entre Américains et Japonais est une éventualité qu'il faut préparer. »

Le colonel Charles De Gaulle déglutit. Voilà une mutation qui n'allait pas plaire à sa femme, Yvonne. Peut-être pourrait-il négocier une promotion ? Avoir ses étoiles de général de brigade lui plairait.

Le capitole, un soir de printemps

Rome, l'éternelle. Rome, la magnifique cité dominant l'univers connu. Rome, bruisante de complots. Il faisait chaud en ce printemps. Appuyée sur le rebord de la fenêtre de sa chambre, Cléopâtre VII soupirait en admirant la ville où elle se sentait prisonnière depuis bientôt trois ans.

Le père de son fils avait été assassiné. Il ne s'était pas méfié des ides de Mars. Cléopâtre VII avait beaucoup pleuré en l'apprenant : il était un homme intelligent et bon amant. De nombreux bains au lait d'ânesse avaient été nécessaires pour redonner une fraîcheur acceptable à sa peau.

Mais plus d'un an s'était écoulé depuis le drame. Et Marcus Junius Brutus était désormais couvert d'honneurs. C'était pourtant un assassin. Pire : un quasi-parricide. Même si certains le démentaient, n'était-il pas le fils adoptif de sa victime ? Et le fils de Servilia, une ancienne maîtresse de son père ? De là à considérer qu'il était effectivement un fils illégitime mais un vrai fils tout de même... beaucoup le pensaient.

Jules César avait fait, par testament, d'Octave son héritier. Mais il avait été assassiné à son tour, tout comme le fidèle lieutenant du conquérant des Gaules, Marc-Antoine. Brutus avait fait poignarder ce dernier

Les derniers seront les premiers

dans l'enceinte même du Sénat, avec les couteaux encore humides du sang de César. Privé de l'expérience de Marc-Antoine, isolé, Octave avait été rapidement vaincu et tué.

Salué par le Sénat comme « sauveur de la République », Brutus en était devenu le dictateur. Les petits complots pouvaient donc continuer, les plus forts étant glorifiés par la plume de Cicéron. Quant aux plus faibles, ils avaient droit au contraire aux discours enflammés du tribun les vouant aux gémonies.

Et Cléopâtre restait de fait prisonnière dans un palais ayant appartenu à Jules César. Trois ans qu'elle vivait à Rome. L'Égypte lui manquait. Elle craignait même d'oublier l'égyptien, elle qui ne parlait plus que grec avec ses hôtes et latin avec ses serviteurs.

Il lui restait son fils, Ptolémée, que Jules César avait fait surnommer Césarion. Les nouvelles d'Égypte n'étaient pas bonnes. Le gouverneur romain s'y comportait comme dans une province, bien que le royaume existât encore, du moins formellement. Le blé partait par bateaux entiers pour Rome tandis que le peuple mourait de faim à cause de mauvaises récoltes.

Alors Cléopâtre ne pouvait que soupirer, ici, à Rome, en terre étrangère, en terre hostile. Jusqu'à quand, même, pourrait-elle soupirer ? Elle se réveillait souvent la nuit, à cause d'un cauchemar récurrent : on l'emmenait, on lui posait le cou sur un billot et le bourreau lui tranchait la tête. Il y avait une variante : elle

Les derniers seront les premiers

était assise sur le siège de Jules César, au Sénat. Et Brutus jaillissait avec une meute de bêtes sauvages, une meute dont il était membre, et leurs griffes déchiraient le corps de la pauvre Cléopâtre.

Que se passerait-il si elle décidait de quitter Rome ? Après tout, celui qui lui avait donné l'ordre d'y rester était mort. Et Brutus ne s'était jamais préoccupé d'elle. Elle pourrait rentrer en Egypte et en chasser les Romains avec son armée. Le temps que Rome réagisse, d'autres révoltes pourraient être allumées ici ou là. En Gaule, par exemple. Sans compter une possible invasion de l'Italie par les Germains, passant par la Gaule Cisalpine. Peut-être faudrait-il envoyer des éclaireurs là-bas. Juste pour tâter le terrain. Si on allumait plusieurs incendies, les légions romaines ne pourraient pas être partout en même temps. Et il suffirait de garantir à Rome sa livraison de blé pour calmer le Sénat.

Qui était réellement Brutus ? Elle ne l'avait plus vu depuis plus d'un an. Il était plutôt bel homme, une quinzaine d'années de plus qu'elle (contre une trentaine pour César). Partisan de Pompée, toujours du côté du Sénat. Et, pourtant, César l'avait pardonné et gardé à ses côtés. Sa seule erreur, peut-être. Finalement, Brutus avait vengé Pompée, assassiné en Egypte sur l'ordre de Ptolémée XIII, frère cadet et époux de Cléopâtre VII. Pompée et ses sbires amèneraient donc toujours le malheur en Egypte. Pour achever sa vengeance, il suffisait à Brutus de tuer Cléopâtre.

Les derniers seront les premiers

Une servante vint soudain se prosterner devant la reine d’Egypte. Marcus Junius Brutus souhaitait la voir. Oui, il était seul, ses gardes étant restés dehors. Oui, il portait un glaive. Cléopâtre se redressa, dans la fierté des Ptolémée, et renvoya sa servante en lui demandant d’introduire le dictateur. Ainsi, Brutus viendrait lui-même la tuer sans déléguer un bourreau ou un assassin. Après tout, elle était reine d’Egypte et méritait bien que ce fut le dictateur en personne qui vienne la tuer.

Brutus fut donc introduit.

« Majesté » dit-il simplement pour la saluer, en portant sa main droite sur le coeur.

« Cher Consul, que me vaut la visite de l’assassin du père de mon fils ? »

« La visite du sauveur de la République. César voulait devenir roi. Mon devoir était de l’arrêter, sans considération pour mon affection personnelle. »

« La politique... » soupira Cléopâtre qui avait déjà fait tuer deux de ses frères.

Elle avait, sans y prendre garde, fait sa petite moue qui mettait en valeur ses joues autour de son célèbre nez. Et elle avait cligné des yeux en regardant le dictateur. Pas de doute, il était plutôt bel homme. Instinctivement, elle avait redressé le torse et adopté une cambrure mettant en valeur sa poitrine.

« Je vais rentrer en Egypte. Plus rien ne me retient ici. »

Les derniers seront les premiers

« Je venais justement vous prier de bien vouloir demeurer un peu plus ici. Après tout, les biens de Jules César ayant été confisqués, ce palais appartient au Peuple de Rome, dont je suis le chef. »

« N'ai-je justement pas coûté suffisamment à Rome ? Il serait temps que je retrouve mon peuple, fort mal traité par votre gouverneur. »

« Je me permets d'insister. L'Égypte est, de toutes façons, destinée à devenir une province romaine. »

Cléopâtre accusa le coup. Voilà, c'était dit. Il ne lui restait plus qu'à saisir son glaive... Mais Brutus s'approcha. Il s'approcha de trop ou pas assez. Cléopâtre refusa de bouger. Il poursuivit.

« Depuis une cinquantaine d'années, tous les habitants de l'Italie ont droit de cité. Je souhaite étendre la citoyenneté à tous les hommes libres de l'Empire. Donc aussi aux Égyptiens. Tous les hommes libres de l'Empire auront ainsi les mêmes droits et les mêmes devoirs envers Rome. Et, je l'espère, le même amour de Rome. »

Les yeux de Cléopâtre s'étaient agrandis. Voilà que le dictateur de Rome venait lui révéler un projet politique révolutionnaire. Et il l'avait dit à elle, la reine d'Égypte. Jamais ses espions ne lui en avaient parlé. Ce projet était donc secret. En devenant romains, les Égyptiens ne pourraient plus être spoliés ou réduits en esclavage.

Les derniers seront les premiers

« Pourquoi me dites-vous cela, consul ? » interrogea soudain Cléopâtre.

« Pourquoi ? Oui, pourquoi ? » sourit Brutus. Il eut même un court rire presque dément. Une certaine gêne s'était installée entre eux. Brutus détournait trop son regard de la reine. Il y eut un moment de silence. Enfin, Brutus reprit la parole en alignant ses yeux sur ceux de Cléopâtre.

« Pour que l'Empire puisse trouver son unité, il faut que des mariages mixtes se multiplient entre tous ses peuples. Et il me faut lui donner l'exemple. »

Il s'approcha, enroula son bras autour de la taille de la reine d'Égypte et la força à coller son bassin au sien.

« Mes reins sont en feu depuis que je vous ai vue. J'ai tué César aussi pour vous. Je vous veux. »

Passé un court instant de stupeur, elle lui sourit. Et elle tourna légèrement la tête pour aller embrasser Brutus sur la bouche. Tandis que les deux futurs amants collaient leurs lèvres ensemble, Cléopâtre réfléchissait à la meilleure manière de faire disparaître Césarion. Ah, la politique... Tuer un fils après avoir tué deux frères, après tout... mais seulement après avoir engendré un fils à Brutus. On ne sait jamais.

Dieu aime le steak

« Mais c'est scandaleux ! Vous voulez ma ruine ! »

Le boucher fusilla du regard Julien avant de répondre.

« Il fallait acheter votre taureau plus tôt. C'est la Fête du Sacrifice et la demande est colossale. Mais vous n'êtes pas obligé de sacrifier tous les ans. Attendez l'année prochaine et soyez plus précoce cette fois. »

« Non, je ne peux pas. »

Julien tendit son bras et alla poser son bracelet sur le lecteur avant de saisir son code sur le clavier à côté. Le boucher déchira le ticket de caisse et le donna au client, se forçant à sourire.

« Vous serez content : le taureau est noir de jais, sans la moindre tâche. »

« A ce prix là, j'espère qu'il a quatre cornes. »

Le boucher se renfrogna et Julien sortit de la boutique de fort méchante humeur. Le taureau lui serait livré au temple d'ici le lendemain. Il pourrait alors pratiquer le sacrifice rituel et recevoir l'initiation de Lion. Il avait quitté l'armée depuis cinq ans et il n'était que temps de cesser de n'être qu'un Soldat.

Tout cela avait-il du sens ? Se ruiner pour acheter un taureau à sacrifier à un dieu, est-ce bien raisonnable ?

Les derniers seront les premiers

Certains sectateurs de religions étranges présentaient le fait de tuer des animaux comme des assassinats. Les idiots. Les dieux sont juste comme les humains : ils aiment les steaks.

Quant à l'armée, elle était devenue surtout un symbole où l'on se forgeait les amitiés et les fidélités. Il n'y avait plus eu de guerre sérieuse depuis près d'un siècle. Et, de ce point de vue, Julien avait dû rater quelque chose. Il avait réussi ses études de physique, avait travaillé dans un laboratoire militaire et avait obtenu un grade de capitaine. Mais, désormais, il n'était plus qu'un enseignant-chercheur de catégorie assez basse. Il n'était pas capable de faire fonctionner ses réseaux d'amitié pour obtenir une promotion. Peut-être qu'en devenant Lion, comme son chef..

Une fois dans la rue, Julien soupira. Il avait choisi une boucherie importante, dont la vitrine donnait sur le grand boulevard traversant Paris du Nord au Sud. Les sifflements des voitures électriques étaient insupportables. Le boulevard en était rempli. Julien regarda vers le Nord. Sur la plus haute colline, Montmartre, on voyait une haute colonne blanche. Celle-ci marquait l'entrée du Temple Souterrain, reproduisant une caverne avec un plafond peint d'un ciel étoilé. C'est là, sur une pierre, que serait tué son taureau et que son sang serait répandu.

Avec le sacrifice du lendemain, Julien aurait de la viande pour le repas avec sa famille. Il laisserait les

Les derniers seront les premiers

tripes brûler sans lui. Il n'avait pas l'intention de trop s'éterniser dans la caverne après sa réception parmi les Lions. Il avait réservé une salle pas très loin du temple, sur les contreforts de Montmartre. Le traiteur avait l'habitude de travailler avec le Temple, de récupérer les carcasses du sacrifice, de préparer le repas et de céder la peau à un tanneur partenaire. Julien récupérerait la peau dans une quinzaine de jours.

Montmartre, quel drôle d'endroit pour construire un Temple à Mithra, tout de même ! On disait que le nom venait de Mont de Mars, parce qu'un temple à ce dieu typiquement romain y avait été construit, avant que les vrais dieux ne fussent reconnus par tous. Ou presque.

Julien n'avait pas envie de se diriger par là. Il rentrerait à son hôtel, lui aussi près du Temple, un peu plus tard. Il décida donc de marcher vers la Seine. Il détestait Paris, ses embouteillages, les sifflements incessants des véhicules, les mauvaises odeurs... mais il ne pouvait pas s'empêcher d'admirer la plus belle ville de l'univers.

Il dut attendre qu'un feu de circulation l'y autorisa et il traversa une grande rue afin de se rapprocher du quai. Plutôt que de descendre marcher le long de l'eau, il décida de franchir la Seine sur le grand pont du Boulevard.

Voilà, il était sur l'Île de la Cité. C'était là que se tenait le pouvoir. Le Palais se situait sur le bord du boulevard, face à l'esplanade. Julien étant peu confiant

Les derniers seront les premiers

dans l'amitié mithraïque des conducteurs parisiens, il décida de traverser le boulevard en utilisant un passage souterrain. L'esplanade occupait l'essentiel du centre de l'île. Les bâtiments autour étaient, pour la plupart, gouvernementaux même s'il y avait quelques immeubles résidentiels, les adresses les plus chères de la capitale. Et puis, face à lui, se situait l'hommage majestueux à la Reine du Ciel.

Même si la religion n'était pas une passion débordante chez lui, il fut saisi par la beauté des vingt-quatre marches permettant d'atteindre la nef cernée de colonnes et surmontée d'un toit de pierre. Mais il n'y avait aucun mur. On n'enfermait pas la Reine du Ciel.

Sous le plancher de la nef, derrière les vingt-quatre marches, se trouvait la plus prestigieuse nécropole. S'il réussissait sa carrière, pourrait-il faire déposer ses os ici ? Julien soupira. Bien sûr que non ! Jamais il ne réussirait à ce point.

Mais il décida malgré tout d'aller prier Ishtar. N'avait-elle pas engendré son fils Mithra en s'accouplant avec une pierre afin de rester vierge ? La Reine du Ciel pouvait accomplir tous les miracles. Julien acheta à une échoppe une petite bouteille d'eau qu'il verserait sur l'autel. Si jamais les dieux existaient, autant se les concilier.

Le sacre du roi

En ce jour de Pâques 1437, la fête avait été grande dans la ville de Reims. Les bourgeois, qui devaient assurer le service de bouche du sacre, savaient qu'ils devaient se surpasser s'ils voulaient garder leur privilège. Car, certes, le sacre était coûteux. Mais il rapportait largement plus en vente d'étoffes ou d'orfèvrerie.

Henri Plantagenêt était déjà Henri VI d'Angleterre. En la cathédrale de Reims, il avait reçu, en application du traité de Troyes, la couronne de France, devenant ainsi Henri II de France. Son oncle Charles VII de Valois lui avait rendu l'hommage, comme son autre oncle, que chacun n'appelait que « York ». La paix était définitive, maintenant que les Valois renonçaient à la couronne de France. Dieu en soit béni ! Henri Plantagenêt voulait multiplier les actions de grâce.

Désormais, Henri chevauchait donc avec toute sa suite vers Paris. Il assisterait à une messe de Te Deum dans la cathédrale. Et les bourgeois avaient accepté l'autorité du nouveau roi. La guerre n'était pas bonne pour les affaires. Une bonne paix, un bon roi : voilà ce que le Prévôt des Marchands et les siens attendaient.

Et le pieux Henri semblait combler leurs désirs. Il lui faudrait tout de même trancher rapidement sur son

Les derniers seront les premiers

lieu de résidence. Surtout, ce lieu devrait être celui de la Cour. Et l'édit d'Union des Couronnes fixerait la capitale. Henri Plantagenêt deviendrait alors un Henri 1^{er} d'un royaume unifié.

Même si York n'était guère enchanté, pour des raisons sentimentales, la nouvelle capitale serait forcément sur le continent. Londres était une ville plus pauvre que Rouen, Caen ou Bordeaux. Et nettement plus pauvre que Paris. Mais Paris était tumultueux, ses bourgeois trop riches se révoltaient souvent, exigeant un droit de regard sur les finances du Roi, lors des États Généraux, sous le prétexte qu'ils payaient des impôts. Et la ville devait aussi être abandonnée car elle était marquée par la monarchie capétienne. Enfin, Charles VII avait obtenu que son neveu Henri le reconnaisse duc de France et lui laisse les palais parisiens.

Rouen était une bonne candidate. Le lendemain, le nouveau roi aux deux couronnes devait d'ailleurs s'y rendre et écouter une autre grande messe dans la cathédrale. Les bourgeois, sachant bien que leur ville pourrait devenir capitale, avaient fait savoir qu'ils offriraient un banquet et feraient visiter la cité, avec divers emplacements pouvant servir à bâtir un palais royal. Mais York n'aimait pas Rouen : une ville encaissée, facile à assiéger. Valois trouvait Rouen trop proche de Paris.

Bordeaux étant trop au Sud, il restait Caen. La cité se situait au coeur d'une riche région agricole. La

Les derniers seront les premiers

ville était facile à défendre, déjà largement pourvue de palais, d'abbayes et d'églises, à cause du règne de Guillaume 1^{er}. Mais cette ville était éloignée des grandes routes commerciales, des fleuves importants.

D'autres candidates existaient. Et puis Bordeaux pourraient être remis en selle si la nouvelle monarchie se donnait comme mission d'achever la reconquête de l'Espagne. Henri pourrait épouser la princesse d'Aragon et soumettre la Castille. La croisade tant désirée par les Capétiens depuis Louis X pourrait voir enfin le jour. Inutile d'aller à Jérusalem. Les Mahométans occupaient encore largement l'Espagne : voilà un terrain plus simple pour une croisade. Et une occasion de conquérir de nouveaux fiefs.

Henri réfléchissait, tout en veillant à faire garder un bon pas à son cheval. Ses oncles chevauchaient autour de lui. Charles VII semblait morose. Il n'avait pas réussi à récupérer l'héritage de son père. Et il regardait méchamment ce gamin, son neveu, le fils de sa sœur, à qui il avait dû rendre hommage. York aussi lorgnait sur la couronne. Mais les ambitions de ces deux là s'annulaient les unes les autres. Henri le savait. Et Henri utilisait ces haines féodales. La croisade, de ce point de vue aussi, pourrait être utile : les deux oncles pourraient prendre la tête de l'expédition. Cela les occuperait.

Outre de ne pas être en retard à la messe de Te Deum, l'autre préoccupation du jeune roi suivait les

Les derniers seront les premiers

oncles : le duc de Bourgogne. Celui-ci était devenu maître de l'Artois, des Flandres, des deux Bourgogne (la Franche-Comté et le duché)... et il se rêvait roi. Et il se rêvait aussi Empereur. En tant qu'électeur impérial par la Franche-Comté, il pourrait accéder à la tête du Saint-Empire. Dès lors, comment pourrait-on le forcer à respecter son hommage à un roi d'Angleterre et de France, même si on y ajoutait aussi l'Espagne ?

Côté anglais, les réjouissances ne cachaient pas les difficultés avec le Pays-de-Galle et avec l'Ecosse, sans oublier l'Irlande. Un autre Henri, un Gallois nommé Tudor, s'était également découvert des ambitions. Quant au Bruce écossais, ce sauvage restait une menace.

La difficulté de la monarchie Plantagenêt tenait dans l'absence de légitimité incontestable. Le régicide y avait déjà été pratiqué sur la personne d'Edouard II. Jusqu'à leur extinction, les Capétiens, eux, avaient bénéficié d'une succession bien ordonnée. Ou, du moins, les apparences de cette succession bien ordonnée avaient été conservées. Nul n'oubliait le décès étrange de Jean 1^{er}.

Henri transportait, dans un chariot, des reliques d'Edouard 1^{er} d'Angleterre et de Louis IX de France. Les reliques étaient présentées à chaque étape aux édiles locaux. Un sacre sur ces deux reliques, par le Pape lui-même ? Pourquoi pas ? Henri réfléchissait toujours quand le cortège arriva à Paris. Les bourgeois s'étaient

Les derniers seront les premiers

assemblés pour faire une haie d'honneur au cortège. Le Prévôt des Marchands avait offert les clés de la ville au nouveau roi, marquant ainsi l'hommage de la cité. Et on entendait, depuis les portes de Paris, les cloches de Notre-Dame sonner à toutes volées.

Dans un petit village de Lorraine, comme partout ailleurs dans le royaume pacifié, on se réjouissait de l'avènement d'un roi reconnu par tous. C'était la fin des guerres, des pillages, des troupes de soudards violant les filles et pillant les fermes. Le sieur de Baudricourt avait la charge de l'ordre dans cette zone du duché de Bar et il parvenait assez bien à remplir sa mission.

Une pauvre fille qu'on appelait « la Jeanne la folle » n'avait pas trouvé de mari malgré ses vingt-cinq ans. Elle gardait donc les moutons pour le reste du village, faisant peur aux loups. Même si elle prétendait que Saint Michel, Sainte Catherine et Sainte Marguerite étaient la cause de cet éloignement des loups. Car la pauvre, toujours pucelle, entendait des voix. Et ses voix appelaient à soutenir Charles VII de Valois. Tout le village en riait.

Depuis qu'elle avait échappé au viol par des soudards, alors qu'elle n'avait guère plus de dix ans, elle était restée un peu simple. Les prêtres l'avaient déclarée folle plutôt qu'hérétique. On lui avait juste dit de cesser d'appeler à sacrer ce minable Charles VII de Valois comme roi. Même lui avait renoncé.

Les derniers seront les premiers

Alors les voix entendues par la pauvrete avaient changé de sujet. Elles maudissaient le sieur de Baudricourt qui avait tant refusé de la conduire au Dauphin alors qu'il était encore temps. Cinq ans, dix ans plus tôt, la Jeanne avait fait le siège du chef de la garnison. Elle voulait être conduite au Dauphin. A quatre reprises, le sieur de Baudricourt l'avait reçue et l'avait renvoyée à ses voix de plus en plus sèchement. A la cinquième fois, lassé, il avait fait donné la bastonnade à la folle, la menaçant du bûcher si elle persistait, et elle n'était plus revenue l'ennuyer.

Si des parents de Jeanne n'avaient guère apprécié et s'étaient même permis de protester, la protestation avait été bien molle. En fait, tout le village trouvait que le sieur de Baudricourt avait bien fait. Et puis une folle qui éloigne les loups, même si c'est avec le concours de saints, c'est utile pour garder les moutons. Bref, tout le monde y trouvait son compte.

Le sieur de Baudricourt la surveillait donc du coin de l'oeil. Que les gardes qu'il plaçait auprès de la folle aux moutons éloignassent aussi les loups, ma foi...

Les têtes royales

« Français et Anglais ont ceci de commun : ils coupent les têtes de leurs rois devenus gênants. »

« Il se pourrait que cet adage vous soit opposable... »

« N'oubliez pas de vous adresser à moi en m'appelant Votre Majesté Impériale. »

« Vous n'avez pas daigné avoir la politesse de m'appeler Votre Royale Majesté. Pourquoi vous retournerais-je cet honneur ? »

Napoléon 1^{er} Bonaparte, Empereur des Français, qui regardait par la fenêtre ce qui se déroulait dans la cour de la Tour de Londres, se tourna soudain vers le roi déchu George III. L'empereur arborait un sourire méchant. George III, bien qu'en mesure de toiser le petit Corse, sentit une goutte de sueur froide couler dans son dos. Sans doute avait-il eu tort de le provoquer. Sans doute avait-il eu tort d'accepter de révoquer la Paix d'Amiens. Sans doute avait-il eu tort de faire confiance à William Pitt, son ami et serviteur, aujourd'hui un fuyard pourchassé dans les landes par des dragons français.

Malgré tout, George III tentait de garder une certaine majesté. Napoléon prit cela pour de la condescendance. L'empereur choisit de mettre fin à

Les derniers seront les premiers

l'entretien. Il s'adressa donc aux gardes : « veuillez reconduire le ci-devant George de Hanovre dans sa chambre en veillant à sa garde. »

Voulant éviter l'humiliation d'être entraîné par des soldats étrangers, le roi déchu fit un demi-tour gracieux et se dirigea de lui-même vers la porte. Il était suivi par les deux gardes, chacun ayant un doigt sur la détente de leurs fusils.

Avant qu'il ne franchisse la porte, George de Hanovre entendit la malédiction du petit Corse : « n'oubliez pas que vous n'êtes désormais pas plus roi que Charles 1^{er} ou Edouard II. » L'ancien roi accusa le coup mais veilla à ce que son expression resta neutre. La décapitation de Charles 1^{er} avait ouvert une séquence d'événements qui avait abouti à l'arrivée sur le trône de son ancêtre direct, Guillaume III d'Orange, mari de la reine Anne II.

Resté seul dans l'immense pièce, Napoléon retourna à la fenêtre. Il sourit en regardant l'avancement des travaux. L'estrade n'était pas tout à fait achevée : il manquait les rambarde et une partie de l'escalier pour y monter. Mais, déjà, les pièces de la guillotine amenée de Paris commençaient à être assemblées.

Il restait à décider de l'ordre. Louis, prétendument XVIIIème du nom, et son frère Charles pour commencer ? Ou bien devait-on honorer d'une première place George III ? Cette deuxième solution serait plus respectueuse des idées de royauté habitant

Les derniers seront les premiers

encore la tête de George III. Cette tête tomberait d'abord, suivie de celles des deux princes français occupant des chambres contiguës de leur ancien hôte. Les trois frères Bourbon auraient péri de la même façon, éteignant ainsi leur sang. Il y avait, dans cette idée, une certaine poésie selon Napoléon.

Pour l'Empereur, il fallait que cela soit réglé avant Noël 1805. Le Parlement de Londres avait déjà admis, certes sous la menace des fusils français, que Napoléon était désormais Lord Protecteur du Royaume Uni de Grande Bretagne et d'Irlande. Il restait à dissoudre totalement cet archaïsme. Quelques nobles anglais avaient été nommés au Sénat, comme Sir Henry Addington. Mais celui-ci avait disparu brutalement sans laisser de trace.

Irlandais, Gallois et Ecossais étaient évidemment nettement plus enthousiastes. Les nouveaux départements se traçaient dans la joie. Les Conseils Généraux étaient élus, portant au pouvoir des élites locales. Le cas de l'Angleterre était plus compliqué, même si le titre de Lord Protecteur avait réveillé des souvenirs. Oliver Cromwell n'avait pas que des contempteurs.

On frappa soudain à la porte. Napoléon cria d'entrer puis il se retourna pour accueillir son visiteur. En le reconnaissant, il se précipita à sa rencontre et le gratifia d'une accolade sans lui laisser le temps d'un garde-à-vous.

Les derniers seront les premiers

« Mon bon Pierre de Villeneuve ! Vous voici enfin ! »

« Votre Majesté, la livraison d'armes aux Québécois a été efficace : le Canada est désormais entre nos mains. Et les Antilles sont presque entièrement pacifiées. »

Napoléon pinça amicalement l'oreille du vice-amiral. Il était l'acteur majeur de l'invasion des îles britanniques. L'anéantissement des flottes anglaises, dans la foulée de la Bataille du Cap Finisterre, le 22 juillet précédent, avait ouvert la voie au grand débarquement à Douvres puis à Southampton, sans oublier les livraisons massives d'armes en Irlande. L'Angleterre avait été conquise en quelques semaines.

Napoléon était conscient qu'il lui restait désormais à consolider l'immense empire sur lequel il régnait : l'Europe du Sud et de l'Ouest, les îles britanniques, des côtes d'Afrique, de gros morceaux de l'Inde, l'essentiel des Amériques... Il devrait rassurer les Etats-Unis. La vente de la Louisiane n'avait pas été une si bonne idée que cela, sauf pour les endormir. L'organisation des colonies espagnoles et portugaises en départements était saluée par les colons locaux aux tendances indépendantistes.

Il fallait convoquer Emmanuel-Joseph Sieyès. Il s'y entendait dans le sport national à la mode en France : écrire une nouvelle constitution.

Au coin du feu

Utilisant une longue fourchette adaptée, T retourna le steak qui cuisait sur le foyer central de sa demeure. Le fumet de la viande grillée avait déjà envahi la maison. Et T en avait la salive abondante. Sa langue passait et repassait contre ses dents. Malgré tout, il préféra laisser le gros steak finir de cuire, sans se précipiter comme un sauvage sur une viande délicieuse.

Il se rassit donc confortablement et reprit son magazine. L'article était passionnant. Spéculatif mais passionnant. « On est bien peu de chose tout de même » soupira T.

Il s'apprêtait à aller enfin se saisir de son steak quand l'une de ses dernières compagnes, S, entra sans prévenir. Elle posa une boîte à œufs auprès du feu mais pas trop tout de même.

« Salut, T. Désolée de l'intrusion mais j'ai un problème avec mon foyer. Il ne s'allume plus. Et j'ai une douzaine d'œufs à réchauffer. »

« Ben, couve-les ! » rétorqua T.

« Ca, c'est une riche idée. Je vais te laisser faire pendant que je vais aller travailler. Nous ne nous sommes pas battues pendant des siècles pour l'égalité des sexes pour que tu te désintéresses de ces œufs qui sont aussi les tiens. »

Les derniers seront les premiers

« Ouais, bon, d'accord, laisse les moi... Bon, excuse moi mais j'ai faim et la viande est cuite. »

T attrapa donc son steak avec la fourchette et le posa sur son assiette de granit poli. Il commença à la découper avec une griffe puis avala morceau par morceau le gros steak devant le regard médusé de S.

« Tu ne m'en laisses pas même un morceau ? »

« Eh, l'égalité, ça vaut pour tout, fillette. A toi de te procurer ta nourriture. »

S haussa les épaules et remua sa queue de dépit. Elle eut une véritable envie de changer de conversation. Voire de s'en aller rapidement. Elle parcourut la pièce du regard : rien d'extraordinaire. Toujours le même désordre dans la grande coupole avec le foyer au centre.

« Qu'est-ce que tu lisais ? »

« Oh, un article scientifique spéculatif. Très amusant. Il imagine ce qui serait arrivé si la météorite que l'on a retrouvée il y a trois mois, celle tombée il y a quelques millions d'années, avait été mille fois plus grosse. Au lieu d'une petite pagaille, elle aurait pu faire disparaître notre monde. »

« Cela pourrait arriver demain. »

« Oui, c'est juste une question de probabilités en fait. A l'époque, nos ancêtres n'avaient que deux petits bras qui ne leur servaient pas à grand'chose. Il a fallu une longue évolution pour que nous puissions disposer de membres préhensibles suffisants pour manipuler des

Les derniers seront les premiers

outils. Sans oublier l'augmentation de la taille de notre cerveau. »

« Oui, bien sûr... Et, d'après l'article, la vie se serait-elle éteinte ? »

« Non. Plusieurs hypothèses sont étudiées. D'abord, les carnivores comme nous auraient été les deuxièmes à disparaître, assez rapidement derrière les grands herbivores. Mais les espèces se nourrissant de graines auraient sans doute survécu. L'auteur imagine que les plumes se seraient davantage développées pour répondre aux nouvelles conditions de froid. Le plus amusant, c'est quand il regarde qui aurait pu prendre notre place. Il écarte assez vite la vie marine, même si les pieuvres sont remarquables d'intelligence. »

« Pourquoi ? »

« Dans l'eau, pas de feu. Pas de feu, pas de technologie. »

« Alors, qui ? »

« Pour lui, il y a une catégorie d'animaux qui aurait été avantagée : les mammifères. »

« Quoi ? Ces avortons qui emportent leurs petits dans leurs ventres ? »

« Mais qui ont un talent intéressant : l'homéothermie. Nous, nous avons été obligés de domestiquer le feu pour survivre. Et c'est là où l'hypothèse de l'auteur a une faiblesse, qu'il reconnaît d'ailleurs. Pas plus que les poulpes, les mammifères n'auraient développé de technologie. »

Les derniers seront les premiers

« Ce qui veut dire que si cette satanée météorite... »

« Il n'y aurait plus eu aucune chance de vie intelligente sur cette planète, avec une technologie digne de ce nom. »

« Dieu soit loué ! Nous sommes là et pas prêts de nous éteindre ! »

« Une autre météorite... »

« Ouais, bien sûr. Bon, à part ça, c'était quoi ton steak ? J'en ai encore l'odeur qui me torture les narines. »

« Du diplodocus, pourquoi ? »

« T, tu es un monstre. Tu sais que c'est ma viande préférée. »

« C'est pour cela que je me suis dépêché de la finir. Je tenais à achever mon repas. En plus, c'était du Bio d'élevage extensif en provenance du boucher du centre. »

« J'insiste : tu es un monstre. Tu vas finir par perdre tes jolies écailles et voir pousser cet horrible poil qui couvre tes abominables mammifères. »

« Même ainsi, tu me trouverais beau. »

S préféra ne pas répondre et quitta la demeure de ce macho de T. Elle jeta tout de même un dernier coup d'œil à ses œufs, bien à l'abri dans la boîte de transport. Vivement que son propre foyer soit réparé !

Dieu garde la reine

La Cathédrale Saint-Paul aurait dû être presque aussi haute que longue : sa flèche culminait jadis à 164 mètres alors que, troisième plus longue cathédrale d'Europe, elle affichait une taille de 179 mètres. Mais les différents incidents de l'Histoire étaient passés par là. La nef était toujours romane mais le chœur avait été reconstruit en gothique. Et, depuis l'incendie de 1561, la flèche, qui s'était effondrée, n'avait jamais été reconstruite.

Même si d'autres églises auraient pu devenir cathédrale de Londres, il était heureux que Saint-Paul eut gardé le titre. En effet, quel meilleur nom que « Cathédrale Saint Paul » pour accueillir le Pape Paul V ? Celui-ci avait tenu à venir en personne pour couronner la reine Elisabeth II. Ainsi s'achèverait l'aventure hérétique et schismatique initiée par le roi Henri VIII.

Les partisans du défunt roi Jacques 1^{er} étaient morts, en fuite ou en prison. Partie des terres éloignées de la corruption de Londres, la révolte avait triomphé. Il est vrai que les détachements espagnols et quelques volontaires des Liges françaises avaient joué un rôle certain pour éliminer les derniers régiments anglicans.

Les derniers seront les premiers

Guy Fawkes chevauchait aux côtés du carrosse royal dans les rues de Londres, avec le lourd détachement qu'il commandait. Il se lissait les moustaches des doigts, comme il avait pris l'habitude de le faire lorsqu'il était nerveux. Il savait qu'il tenait ses fonctions d'un crime, d'un péché. Il avait tué. Certes, il avait ainsi permis le retour de son pays dans le giron de la Sainte Eglise. Mais tuer restait un péché.

Le Pape l'avait pourtant reçu en confession la veille, lors d'une audience privée. Lui, le fils d'une lointaine campagne. Quel honneur ! Et, plus que tout, le Pape l'avait félicité pour son geste et son héroïsme. Certes, le Pape avait admis qu'il était mal de tuer. Mais les Jésuites n'avaient pas créé la théorie du moindre mal pour rien. Pour achever de le rassurer, le Pape lui avait accordé une indulgence plénière. Paul V s'était même levé lorsqu'il avait quitté le prie-dieu. Et le Pape avait raccompagné Guy Fawkes jusqu'à la porte de son appartement.

Mais Guy Fawkes était nerveux car, même en ce joli jour de Mai 1606, les regards de la foule de Londres restaient souvent hostiles. Beaucoup de fenêtres étaient encore bouchées par des planches tant la fabrication de verre restait insuffisante pour réparer toutes les vitres détruites. Et vivre dans l'obscurité n'était guère du goût des Londoniens. On disait que beaucoup des habitants étaient devenus sourds en ce jour où il était devenu, pour l'Église, un héros.

Les derniers seront les premiers

Bientôt, le carrosse suivit la Tamise. Le cortège se dirigeait vers la cathédrale. Mais, en se retournant, Guy Fawkes voyait la carcasse noircie de ce qui avait été le Palais de Westminster. Il n'en restait pas grand'chose. L'explosion des barils de poudre avait été entendue dans tout Londres. Et presque toutes les vitres de la métropole avaient été brisées par le souffle. Parmi ses regrets, Guy Fawkes comptait également la destruction de l'Abbaye de Westminster. Et il y avait eu de nombreuses morts innocentes dans les environs.

Lors de son audience privée, le Pape lui avait rappelé que ses scrupules l'honoraient. Mais Guy Fawkes ne devait pas avoir de regret. L'Angleterre, le Pays-de-Galles et l'Ecosse retrouvaient la pleine communion de la Sainte Eglise. Voilà qui justifiait largement quelques dégâts collatéraux.

En une fraction de seconde, l'explosion avait anéanti toute la direction hérétique du pays, à commencer par le roi Jacques 1^{er} lui-même. Le 5 Novembre 1605 resterait une date historique pendant des siècles. Ce jour-là, l'ouverture de la séance du Parlement ne dura qu'une fraction de seconde. Jacques 1^{er} n'avait pas même commencé à parler.

Le mode opératoire simplifiait aussi grandement les suites du complot : il ne restait pas grand'chose à enterrer du roi ou de ses sbires. Ce que l'on retrouva fut jeté dans une fosse commune, en dehors des terres chrétiennes des cimetières. Aucune messe ne fut

Les derniers seront les premiers

célébrée en son honneur, du moins aucune officielle. Il est probable que les hérétiques honoreraient la mémoire de ce roi maudit tant qu'ils vivraient.

Enfin, Guy Fawkes osa porter le regard vers l'intérieur du carrosse. Et il croisa alors le regard de la fillette qui s'y trouvait. Il s'inclina. Elle le défia du regard malgré son âge de dix ans. Elisabeth serait une reine catholique, aucun doute à ce sujet. Et elle l'avait bien confirmé. Mais elle connaissait le péché de Guy Fawkes. Elle savait qu'il avait tué son père et ses frères. Même si ceux-ci étaient hérétiques, ils constituaient tout de même sa famille aimée.

Alors, Guy Fawkes se jura intérieurement de quitter le pays dès le couronnement achevé. Il irait en France. Ou en Espagne. Peut-être dans les Amériques. Il ne voulait pas, en tous cas, infliger sa présence à la reine Elisabeth. Et le ressentiment d'un souverain finit toujours par se payer, de toutes les façons. La plupart de ceux qui avaient pris part au complot lui-même étaient déjà partis. Tous avaient bien compris que, même si leur action était juste, leur présence amènerait des difficultés.

Le Royaume retrouverait dans quelques instants une reine catholique. La couronne serait posée sur la tête d'Elisabeth II par le Pape Paul V lui-même. C'était l'essentiel.

La soumission du lion

S'agenouillant sur le prie-dieu recouvert de velours rouge, Jacques de Molay se recueillit en silence, comme tous les autres dignitaires du Temple alignés à sa droite et à sa gauche. Ils étaient tous au premier rang de la cathédrale Notre-Dame de Paris.

En ce jour de mars 1304, le temps était magnifique. Mais personne, à Paris, ne s'en préoccupait. La vie était comme arrêtée et la foule rassemblée autour de la cathédrale immense. Bien entendu, les bourgeois avaient été repoussés à l'extérieur de l'édifice. Ils en étaient donc réduits à entendre la vague rumeur des voix des officiants. Les travées de la cathédrale avaient été réservées aux principaux nobles du royaume et à des ambassadeurs des états d'Europe. Ainsi, bien entendu, qu'aux principaux officiers de l'Ordre du Temple, de l'Ordre des Hospitaliers et de l'Ordre Teutonique.

Au pied des marches menant au chœur, agenouillé sur les pierres du sol, revêtu d'une simple chemise de bure, et sous la garde de sept chevaliers du Temple, le roi Philippe IV le Bel n'était plus le même homme que quelques mois plus tôt. Il était amaigri, blafard et tremblant. Le seigneur triomphant, prince parmi les plus puissants d'Europe, n'était plus.

Les derniers seront les premiers

Il est vrai qu'il n'était plus roi. Le pape Boniface VIII l'avait déposé. Le successeur de Saint-Pierre se leva et, avec un pas hésitant, avança jusqu'au centre du chœur. Philippe de Marigny, archevêque de Sens, lui présenta en s'inclinant les feuillets qui allaient être lus. Philippe IV redressa la tête un court instant pour foudroyer du regard le prélat qui l'avait trahi. Mais, après tout, tous l'avaient trahi.

Chacun savait que Boniface VIII n'était pas en bonne santé. Ses médecins avaient fait des miracles pour qu'il puisse savourer son triomphe. Et il était là, à Paris, dans la cathédrale Notre-Dame. Il s'éclaircit la voix en toussant puis commença la lecture de la bulle *Super Petri Solio*. Philippe IV savait déjà ce qu'elle contenait : il était excommunié. Il finirait ses jours dans un monastère, quelque part en Bourgogne. La bulle *Unam Sanctam* prenait ainsi tout son sens. Le Pape venait d'affirmer par ses actes l'autorité supérieure de l'Église sur les Etats, du Trône de Saint-Pierre sur les Trônes Temporels.

Mais il s'en était fallu de peu. Que se serait-il passé si un détachement de l'Ordre du Temple ne s'était pas trouvé près d'Anagni, dans le Latium, où le pape résidait, ce fameux 7 septembre 1303 ? Dès le 9, le cadavre de Guillaume de Nogaret, garde du Sceau de Philippe IV le Bel, se balançait au bout d'une corde, sur la route menant à Rome. Quant à Sciarra Colonna, qui accompagnait l'âme damnée du Roi de France, ses

Les derniers seront les premiers

ces cendres avaient été dispersées. Il avait beaucoup hurlé sur son bûcher. Le reste de la famille Colonna avait fui. L'une des plus puissantes familles d'Italie était désormais une bande de fugitifs dispersés, tous traqués par les Templiers, les Teutoniques ou les Hospitaliers. Leurs biens avaient été saisis et remis au Temple.

Jacques de Molay écoutait le texte en Latin lu par le Pape. Il semblait attentif mais il ne pouvait s'empêcher de faire vagabonder ses pensées. L'Ordre avait reçu une mission du Pape lui-même. Et tous les chevaliers avaient opéré avec la dextérité requise, prenant d'assaut les petites garnisons permanentes entretenues ici ou là par le roi. Philippe IV avait été surpris. Et, avec la bulle papale, impossible de convoquer le Ban. Les principaux nobles du royaume n'avaient aucune intention d'affronter les Templiers. Et puisque le Pape leur interdisait d'obéir à leur roi... Tous négociaient leur place dans le nouvel équilibre politique.

Le seul qui s'inquiétait vraiment, c'était bien sûr Albert Ier de Habsbourg. Les autres princes du Saint-Empire, convoitant la couronne impériale, n'étaient guère ravis. Mais la situation compliquée au sein de l'Empire ne permettait pas une intervention en France ou en Italie, surtout contre les forces coalisées des Ordres de Moines-Soldats. Boniface VIII gardait l'avantage.

La mission papale, les probables guerres contre des féodaux mauvais perdants, tout cela remobiliserait le

Les derniers seront les premiers

Temple, les Hospitaliers et les Teutoniques. Jacques de Molay savait bien que, depuis la défaite de Saint Jean d'Acre en 1291, les Ordres étaient décadents. Les Moines-Soldats buvaient, s'enrichissaient et ne combattaient plus guère. Tout cela allait changer, Dieu merci. La plus formidable armée de tous les temps était en train de se constituer.

Dès que la France serait rattachée aux Etats Pontificaux, il faudrait sans doute guerroyer un peu en Germanie. Mais, ensuite, direction l'Aragon et la Castille. Puisque la Terre Sainte était trop lointaine, il faudrait chasser les Mahométans là où ils étaient à portée de main. Abattre définitivement El Andalous constituerait la prochaine mission des chevaliers. Puis passer les Colonnes d'Hercule. Repousser les Mahométans à partir de l'Ouest de l'Afrique. Retrouver les terres de Saint Augustin. Une telle croisade était plus aisée, avec des bases arrières.

Le Pape avait terminé sa lecture. Philippe de Marigny rangea précieusement les feuillets dans un coffret. Sous la garde des sept Templiers, Philippe IV marchait pieds nus vers la grande porte de la cathédrale. Une simple charrette à bœufs l'attendait. *Sic transit gloria mundi.*

Un monde nouveau

La villa était entourée d'un vaste parc, un peu à l'écart de la ville de Seattle, derrière Bellevue. A partir du premier étage, on avait une superbe vue sur la baie qui menait jusqu'à Vancouver. Que l'on soit aussi loin du centre ville n'avait pas d'importance : Bill, deuxième du nom, était à la retraite. Il pouvait bien se faire plaisir avec cette villa.

C'était le 31 décembre 1999. Dans quelques heures, la ville allait célébrer le passage de l'an 2000. Même si, techniquement, le vingt-et-unième siècle n'allait débiter qu'un an plus tard, pour tout le monde l'an 2000 marquait un nouveau millénaire. Les arguties des puristes n'ont pas beaucoup d'importance quand on tient un verre de Champagne à la main. Les célébrations suivaient la progression du soleil le long des fuseaux horaires. Pékin, Moscou et Paris y étaient déjà passé.

Dans sa grosse Ford, Bill, troisième du nom, conduisait sa petite famille. Il s'agissait de ne pas être en retard pour la fête familiale. Melinda était à côté de lui, amoureuse comme six ans plus tôt. Les deux enfants étaient à l'arrière. Le plus grand n'avait pas quatre ans. Il s'agissait de rejoindre la villa en partant de leur appartement du centre de Seattle. Et les embouteillages les ralentirent sur plusieurs kilomètres.

Les derniers seront les premiers

Bill était fier de sa réussite et fier de celle de son père. L'un et l'autre avaient rencontré le succès par leur travail. Bill II était devenu l'un des avocats les plus connus du pays. Bill III, lui, dirigeait un éditeur de logiciels dont on parlait.

« Dommage que Maman ne soit plus là pour fêter l'an 2000 avec nous » soupira soudain Bill dans la voiture.

Melinda haussa les épaules et sourit à son mari. « Nous sommes tous mortels. Je sais combien tu l'aimais. Mais ton père a eu raison de se remarier avec Mimi. C'est une femme bien. »

« Je l'aime beaucoup. Je sais que Papa a eu raison. Mais, tu comprends, elle n'est pas ma mère. »

Melinda acquiesça en souriant. Bill avait parfois des accès de nostalgie avant les réunions de famille. Sa mère était morte depuis six ans. Malgré tout, le deuil ne semblait pas terminé.

Enfin, la Ford arriva devant les grilles de la villa du père. Bill III baissa sa vitre et sonna à l'interphone.

« Hello. Qui est-ce ? »

« William-Henri III. »

« Je t'ouvre, fiston. »

« Merci, Papa. »

Le moteur électrique se mit en route et la grille glissa sur le côté. Une fois la Ford passée, elle se referma automatiquement. L'allée était goudronnée mais une réfection du revêtement n'aurait pas été du luxe.

Les derniers seront les premiers

Même pour un grand avocat à la retraite, c'était un peu coûteux. Pour l'heure, Bill II différait donc les travaux et Bill III roulait doucement, sous les arbres, pour que les cahots ne réveillassent pas les enfants et n'incommodassent pas sa femme.

Enfin, il stoppa devant l'entrée principale, un escalier montant au premier étage. C'était le niveau de vie. Le rez-de-chaussée servait de garage, de stockage... Apparemment, Kristianne et Libby n'étaient pas encore arrivées : leurs voitures n'étaient pas là. Bill III prit son aîné endormi dans ses bras, Melinda s'occupant du petit dernier, bien emmitouflé dans ses couvertures. Ils montèrent ensemble l'escalier jusqu'à la porte. Il n'eurent pas à sonner : Bill II ouvrit et les accueillit, Mimi étant juste derrière lui.

Les embrassades les conduisirent jusque dans le salon. Les enfants furent déposés dans le divan afin de les laisser se réveiller doucement. Côté salle à manger, la table était dressée face à la baie vitrée donnant sur la baie. Le coucher de soleil était d'ores et déjà magnifique. Il restait encore quelques heures avant de fêter l'an 2000.

Bill II donna un verre de whisky semblable au sien à son fils et l'entraîna un peu à l'écart, sur le balcon fermé par une véranda. Les deux hommes qui se ressemblaient tant laissèrent les femmes dans le salon. Ils avaient à parler, de toute évidence.

Les derniers seront les premiers

« Alors, fiston, ce bug de l'an 2000, c'est du sérieux ? »

« Bah, oui, c'est du sérieux mais tout a été fait. Il n'y aura aucun problème. »

« Bon. C'est bien. Et ta boîte, ça marche ? »

« Oui, nous nous défendons bien. Depuis le contrat avec IBM que nous avons obtenu grâce à toi, il y a vingt ans, nous avons fait un bout de chemin. »

« Je t'avais recommandé à l'époque de leur céder des licences plutôt que de leur vendre ce petit truc que tu venais d'acheter, là, le... le... »

« Le DOS, Papa. Et je ne t'ai pas écouté. Heureusement. Leur PC ne s'est presque pas vendu. Les équipes commerciales freinaient des quatre fers. Ils ont voulu continuer à vendre des grands systèmes. Et comme ils avaient collé la batterie de brevets habituelle, personne n'a pu relancer des produits comparables. Leur fournisseur de puces, Intel, est en train de se faire racheter par les gars de Fairchild. »

« AMD ? »

« Oui, c'est ça. »

« Oh ! IBM ne va pas être content ! »

« Bah, IBM s'en moque. Leur gamme de micro-ordinateurs va changer de processeur pour prendre des puces compatibles avec leur gamme de mainframes. Ils veulent un système unique sur les PC, les AS et les Z. Très mauvaise idée à mon avis. »

Les derniers seront les premiers

« Je te laisse juge. Mais, du coup, il faudrait que j'achète quoi pour remplacer mon vieux PC ? »

« Laisse tomber IBM. Le PC n'a d'intérêt que pour travailler en console avec de gros systèmes IBM. En fait, depuis dix ans, la question n'a plus beaucoup d'importance. Depuis qu'Internet a été ouvert par l'armée au grand public, tout le monde est dessus et se connecte à des services centraux. IBM est content : il peut vendre ses grosses machines, comme Sun, Hewlett-Packard, Digital Equipment, Bull... »

« Tu ne réponds pas à ma question... »

« Bah. Si tu veux rester Américain, Texas Instrument fait des micro-ordinateurs très convenables. Commodore vient de sortir un Amiga 2000 bien adapté au grand public. Comme tu aimes la France, il y a des Thomson TO99. Mais la puce STMicro intégrée aux machines françaises fait tourner un système qu'ils ont développé à Paris. Du coup, il y a moins de choix de logiciels. Mais tu pourras naviguer sur Internet, pas de soucis. Leur navigateur est plutôt bon. Evite les Coréens : les puces Hynix font tourner encore moins de programmes que les machins français. »

« C'est le foutoir ! Il ne pourrait pas y avoir un peu de standardisation ? »

« Comme je vends des compilateurs et qu'il faut autant de compilateurs qu'il y a de types de machines, j'aime autant que le désordre se poursuive ! »

Les derniers seront les premiers

« Ah, les affaires, la grandeur de l'humanité et la facilitation de la vie des utilisateurs font rarement bon ménage. »

Bill III se contenta de sourire à la pique de son père. Internet résolvait tous les problèmes soulevés. On échangeait les fichiers standardisés, dans des formats ouverts et documentés, l'information circulait donc sans difficulté, et, pour le reste, on achetait des compilateurs à Microsoft, son entreprise d'informatique. Donc, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Prenant son père par les épaules, Il regarda avec lui le soleil se coucher sur la baie de Seattle, par delà les arbres du parc. Une gorgée de whisky réchauffa sa gorge.

« Nous avons eu de la chance, Bill. Il ne faut jamais l'oublier. J'ai pu acheter cette magnifique villa. Toi, tu as ton appartement dans le centre de Seattle. Nous ne manquons de rien. »

« Si, Maman me manque, Papa. Pour le reste, nous devons nous réjouir d'avoir bien travaillé. Nous avons chacun construit notre chance. Et j'espère que mes enfants construiront la leur, comme de bons petits Gates. Mais c'est vrai que je ne vois pas comment la chance aurait pu davantage nous favoriser. »

« Bien dit, fiston. »

Les fils du Soleil

Deux soldats couverts de plumes d'aigle faisaient face à deux autres portant des tuniques en peau de jaguar. Les casques en bois imitaient des formes fantasmés des têtes des animaux totémiques des militaires d'élite. Ils gardaient chacun à la main leurs épées de bois au tranchant d'obsidienne taillée.

L'endroit était sombre. Il s'agissait d'une sorte de cachot assez long, entièrement en pierre. Une lucarne minuscule avait été aménagée à l'une des extrémités de la plus grande longueur, une porte en bois juste en face. Les quatre soldats commençaient à trouver le temps long.

Mais, sous la lucarne, liés aux poignets et aux chevilles par des lianes, un homme et une femme trouvaient le temps encore plus long. La femme avait la même peau cuivrée que les soldats. Elle était calme, abattue, inerte et nue. Elle savait ce qui allait lui arriver. L'homme avait une peau blanche dissimulée pour l'essentiel par diverses étoffes mais aussi par une sorte de coquille dure et brillante lui enserrant le tronc. Devant lui, un casque à la forme étrange était fait de la même matière. Il était tombé de sa tête dodelinante. Et sa joue était largement entaillée. Des mouches étaient parvenues jusque dans le cachot et semblaient se

Les derniers seront les premiers

délecter du sang séché. L'homme n'avait plus l'énergie de les chasser. Si le visage de l'homme était autant couvert de poils que celui d'un singe, cette balafre était, elle, dépourvue de pilosité.

Tout d'un coup, la porte s'ouvrit. Les quatre soldats se tournèrent vers ceux qui entraient et se mirent aussitôt à genoux en inclinant la tête. Le Grand Prêtre entra, suivi du monarque. Un domestique portait une torche. Il passa entre les soldats et vint éclairer les deux prisonniers. La femme était allongée sur le sol, face contre terre, le mieux qu'elle pouvait faire en ayant pieds et poings liés. Toujours le dos appuyé contre le mur sous la lucarne, l'homme n'avait pas bougé, tout au plus semblait-il s'être légèrement redressé et défiait-il du regard les puissants qui venaient d'entrer.

« C'est la femme qui sait parler leur langue ? »

« Oui, Puissant Seigneur » répondit le prêtre.

Le roi fit un signe aux soldats, donnant ensuite un ordre explicite : « amenez-les dehors, sur l'esplanade. On étouffe ici. Qu'on amène également les objets. »

Sans attendre, Moctezuma II fit demi-tour et sortit, suivi du Grand Prêtre. Il se dirigea vers la sortie du bâtiment, débouchant enfin à l'air libre sur une grande esplanade. Des soldats aux tenues variées s'activaient, apportant au centre une pile d'objets étranges. Autour de l'esplanade de pierres jointes à sec, une foule commençait à s'agglutiner.

Les derniers seront les premiers

« Melchorejo, où es-tu ? » cria le roi.

Un homme sortit de la foule et vint s'agenouiller devant le monarque. Montrant le tas d'objets, il donna un ordre bref à l'homme : « montre nous ». La foule, instinctivement, se recula de deux pas. Melchorejo se releva et prit dans le tas d'objets hétéroclites et mystérieux un long tube brillant rattaché à un morceau de bois. Il chercha quelques instants, déplaçant divers objets puis se saisit d'une petite bourse de cuir. Il en versa un peu du contenu dans le tube, fit quelques manipulations et, tout d'un coup, il y eut un bruit de tonnerre. Même le souverain sursauta.

« Et c'est cet objet qui peut foudroyer mes soldats ? »

« Oui, Puissant Seigneur. Concentrée dans le tube, la foudre contenue dans la poudre peut projeter des petites billes grises. Celles-ci traversent mieux les chairs que des lames d'obsidienne. »

« Impressionnant. Sais-tu fabriquer ces choses ? »

« Non, Puissant Seigneur. J'ai entendu dire qu'il fallait assembler plusieurs substances. Mais je n'ai pas compris lesquelles. Si nous en volons aux visages de singes, je peux par contre m'en servir. »

Moctezuma II se retourna. Les deux prisonniers avaient été traînés sur le sol depuis leur cachot, chacun tenu sous les aisselles par deux soldats.

« Femme maya, quel est ton nom ? »

Les derniers seront les premiers

« Malintzin, Puissant Seigneur. »

« Tu parles leur langue, m'a-t-on dit. »

« Oui, Puissant Seigneur. »

« Et cet homme à face de singe, qui est-il ? »

« Il s'appelle Hernan Cortes. Il est général de la puissante armée d'Espagne. »

« Un général vaincu. Mais une prise intéressante, de ce fait. Sais-tu fabriquer ces objets et cette poudre mystérieuse ? »

« Non, Puissant Seigneur. »

« Et Hernan Cortes Face-de-Singe ? »

« Non, je ne crois pas, Puissant Seigneur. L'armée est venue avec sa poudre, elle ne l'a pas fabriquée une fois chez nous. »

« Ah oui, cette fameuse terre au-delà de l'Océan. Je ne verrais pas les Faces-de-Singe de mes propres yeux, je prendrais cette affirmation d'une terre au-delà de l'eau pour une affabulation. Bon, puisque ce général ne m'est d'aucune utilité, Grand Prêtre, tu sais ce qu'il convient de faire avec ce Hernan Cortes pour remercier les dieux de notre victoire. Pour l'instant, gardes, ramenez la Maya dans son cachot et montez la garde dehors, devant la porte. »

Les deux autres gardes, sur un signe du Grand Prêtre, traînèrent Hernan Cortes. Comprenant qu'on l'emmenait au sommet d'une pyramide, le prisonnier se mit soudain à s'agiter et à tenter de s'évader. Mais il était trop faible, atteint d'une fièvre qui allait le tuer de

Les derniers seront les premiers

toutes façons, pour espérer pouvoir échapper à son destin. Quelques instants plus tard, sa tête roulait sur les marches de la pyramide, jusque sur l'esplanade, tandis que son coeur était montré au ciel par le Grand Prêtre.

Moctezuma II se tourna alors vers un enclos, sur le bord de l'esplanade. Des Mayas, des Tlaxcaltèques et des Totonagues, mélangés et dépouillés de tout vêtement et de toutes armes, y étaient gardés par des soldats aztèques. Le roi fit un signe aux deux soldats qui redescendaient de la pyramide avec ce qui restait du corps d'Hernan Cortes. Alors ils jetèrent le corps à un emplacement approprié, en bas de la pyramide et allèrent chercher un des prisonniers de l'enclos. Jusqu'à la fin de la journée, il eurent ainsi à faire la navette entre l'enclos et le sommet de la pyramide, les têtes de chaque prisonnier roulant à chaque fois de la même façon.

Mais le roi n'était plus là. Il était rentré dans son palais et consultait son état-major. La récente victoire des Trois Cités contre l'armée coalisée des Mayas, des Tlaxcaltèques et des Totonagues était de bon augure. Quand les Faces-de-Singes étaient arrivés, ils avaient fait peur avec leurs tubes à foudre. Et utiliser des animaux pour leur grimper dessus était démoniaque. Mais les lames d'obsidienne avaient pénétré la chair de ces animaux comme celle des Faces-de-Singe. Leur sang était rouge et coulait autant que celui des hommes. Et les grandes barques de ces Faces-de-Singe avaient bien brûlé quand l'armée des Trois Cités était parvenue à la

Les derniers seront les premiers

côte. Pas de doute : ils étaient humains et leurs grandes barques étaient des œuvres humaines.

Il restait des Faces-de-Singe un peu partout dans la forêt près de la côte. C'était dangereux. Même si Malintzin avait été capturée, les privant d'une capacité à traduire leur langue dans des langues de la région, ces étrangers pourraient harceler les troupes des Trois Cités tant qu'ils auraient de la poudre noire et des billes grises pour alimenter leurs tubes à tonnerre. Et puis d'autres étrangers pourraient arriver. Quant aux Mayas, aux Tlaxcaltèques et aux Totonagues, ils avaient goûté au prix élevé d'une révolte contre les Trois Cités. La capture et le sacrifice de leurs guerriers les désarmaient pour un moment.

Se levant de son trône, Moctezuma II décida donc de conclure la réunion avec des ordres clairs. Il fallait réhabiliter le port des Faces-de-Singe pour en faire une forteresse capable de résister à des assauts tant venus de la terre ferme que de l'océan. Et il fallait s'assurer d'une maîtrise de la côte en multipliant les ports fortifiés. Enfin, la chasse aux fugitifs devait se poursuivre. On ne savait pas très bien combien ils étaient mais l'essentiel était d'en capturer un maximum pour les sacrifier aux dieux et récupérer leur poudre noire avant d'apprendre à en fabriquer.

Le roi des Français

Malgré les cahots, Louis-Charles Capet de Bourbon, prince royal de France, insistait pour que le cocher fouette les chevaux. Il fallait aller le plus vite possible. Le prince revenait d'une visite à la Mairie de Paris où un messenger était venu l'avertir. Et, désormais, son carrosse cahotait sur les pavés de Versailles.

En ce mois de Mars 1815, il célébrerait ses trente ans le 27. Sauf si le pays était plongé dans un deuil national, bien sûr. Son père était resté passionné par la serrurerie depuis sa jeunesse et cette passion fort peu royale lui serait donc fatale. Un outil lui avait traversé la main, qui n'était plus aussi agile. Une fièvre l'avait pris et, désormais, s'apprêtait à l'emporter.

Sur le chemin, les passants se découvraient, parfois même s'inclinaient, en reconnaissant le carrosse. Mais les grandes effusions n'étaient plus de mise depuis plus de vingt ans. D'autres carrosses et des cavaliers s'écartaient devant le train d'enfer mené par le prince royal. La plupart des carrosses et les chapeaux de beaucoup de cavaliers portaient la cocarde bleu-blanc-rouge : des députés qui venaient saluer le monarque avant qu'il ne soit trop tard.

Enfin, l'équipage du prince royal arriva au château. Les grandes grilles s'ouvrirent. Et le carrosse

Les derniers seront les premiers

s'engouffra dans la cour en ralentissant à peine. Une deuxième série de grilles. Enfin, la voiture s'immobilisa. Des valets vinrent en ouvrir la porte et poser un marche-pieds. Tel un diable sortant d'une boîte, le prince royal jaillit et se dirigea vers le haut du perron, saluant à peine ceux qui s'étaient précipités à sa rencontre.

Il laissa sur le côté l'aile du Parlement. Celle-ci avait été aménagée à la place des anciens appartements des courtisans. Un hémicycle avait été construit, des bureaux servant aussi à dormir installés. Au lieu de l'habituel brouhaha qui, normalement, aurait dû s'entendre, il n'y avait que du silence et bien peu de gens. Le prince royal s'en étonna auprès du valet qui l'accompagnait pour ouvrir les portes tandis qu'il se dirigeait vers les appartements de son père.

« Les parlementaires présents sont rassemblés dans la chapelle, Votre Excellence. Ceux qui étaient partis et ont pu être avertis sont, pour la plupart, en route pour les rejoindre. Pour l'heure, ils prient pour la santé et le salut du Roi. »

« Et ensuite, que comptent-ils faire ? »

« Le comte d'Arras, Maximilien de Robespierre, le président du Parlement, prend régulièrement des nouvelles du Roi et les transmet aux parlementaires. Les médecins ne veulent pas trop de monde autour de Sa Majesté. Il a prévu une oraison funèbre et une proclamation de votre élévation si... »

Les derniers seront les premiers

Le valet déglutit et se tut en tremblant. Le prince royal acheva la phrase.

« Si mon père venait à mourir. »

Il était petit à l'époque mais, malgré tout, il se souvenait des durs combats qu'avait dû mener son père contre ce Maximilien de Robespierre, qui n'était qu'un représentant du Tiers-Etat, un simple avocat de province, lors des Etats Généraux de 1789. Maximilien de Robespierre, comme beaucoup de ses amis, avaient été écartés à l'été 1791. Mais il était revenu. Avec la légitimité des votes populaires. Il avait rêvé de la République et ne s'en était pas caché. Malgré tout, il avait fini par s'habituer à cette drôle de monarchie qu'était devenue la France. Au point d'être élu président d'un Parlement dont il craignait le manque de pouvoir. Pourtant, le pouvoir des anciens rois n'était plus et ce Parlement détenait bien, désormais, la réalité du pouvoir. La constitution de 1792 était claire.

Les gardes placés devant les grandes portes permettant d'accéder aux appartements privés se figèrent au garde à vous, saluant avec leurs hallebardes. Puis ils s'écartèrent et deux ouvrirent les portes afin de laisser passer Louis-Charles Capet de Bourbon, prince royal de France.

Un valet vint à sa rencontre alors qu'il s'apprêtait à pénétrer dans la chambre du Roi.

« Votre Excellence, les médecins insistent pour que vous entriez en silence. Votre père est au plus mal.

Les derniers seront les premiers

Ses frères, Louis Stanislas Xavier et Charles Philippe, sont à son chevet, ainsi que le Premier Ministre. »

Il n'était pas l'heure d'avoir des mouvements d'humeur. Louis-Charles réfréna son exaspération et acquiesça. Le valet ouvrit alors silencieusement la porte. Le prince royal pénétra dans la salle plongée dans la pénombre, les rideaux étant à demi tirés. Il n'entendit pas la porte se refermer derrière lui.

Louis-Charles Capet de Bourbon crut, un instant, que son père était déjà mort, tant il eut le sentiment de pénétrer dans un tombeau. Ses oncles, les médecins et le Marquis Gilbert du Motier se retournèrent vers lui. Ils s'inclinèrent en silence. Le prince royal était presque roi. Ce n'était plus qu'une question d'heures, de minutes peut-être.

« Ah, mon fils... »

La voix sépulcrale s'éleva du lit. Elle ressemblait davantage à la voix d'un spectre qu'à celle du brillant monarque qui avait mené la France depuis 1774, onze ans avant la naissance du prince royal.

« Approchez, mon fils. »

Impressionné, le prince royal s'était arrêté. Mais, ainsi appelé, il ne put qu'obéir. Il approcha donc, venant s'agenouiller à côté de son père.

« Père, me voici. »

« Mon fils, il est dit que l'on est toujours puni par là où on a péché. Pour ma part, je ne crois pas que ma passion des serrures fut un péché et, pourtant, il s'avère

Les derniers seront les premiers

que c'est par là que Notre Père entend me rappeler à lui. »

« Nos médecins... »

« Bah, les médecins... Non, je ne crois pas qu'ils puissent y faire grand'chose. La gangrène s'est mise dans mes membres, une fièvre me brûle. J'espère que Notre Seigneur ne tente pas de m'expliquer ainsi que je souffrirai de tels tourments en Enfer. »

Charles Philippe ne put réprimer un petit rire qui attira sur lui des regards sombres de toute l'assemblée. Il entretenait un cercle de courtisans réactionnaires, ce que tout le monde savait. La mort de son frère qu'il détestait et méprisait ne pouvait que le réjouir. Sans y prêter attention, le Roi s'adressa directement à son fils mais en poussant suffisamment la voix pour qu'il soit entendu, notamment du secrétaire qui se tenait de l'autre côté du lit et qui notait toutes les paroles royales.

« Mon fils, tu seras bientôt le deuxième roi des Français, Louis XVII. C'est un privilège, l'un des derniers qui subsiste. Je te lègue une couronne dont je suis fière. Et je te lègue aussi un exemple qui, je l'espère, t'inspirera. »

Le prince royal s'inclina, ne pouvant réprimer une larme qui coula sur une joue.

« Ne pleure pas. Car un roi ne pleure pas. Un roi se bat jusqu'à son dernier souffle pour son peuple. »

Louis XVI fut secoué d'une toux caverneuse. Enfin, il reprit son discours.

Les derniers seront les premiers

« Les Etats Généraux de 1789 et les premières assemblées permanentes élues ensuite ont fixé les nouvelles règles de notre pays. Nous ne pouvions plus continuer avec les anciennes coutumes, avec les inégalités qui asphyxiaient notre royaume. Je suis heureux d'avoir abattu les privilèges, ce dont avait rêvé notre aïeul Louis le Grand. Désormais, les riches payent plus d'impôts que les pauvres, ce qui n'est que justice. Et notre état ne connaît plus la ruine permanente. »

Charles Philippe s'étouffa. Il était rouge de rage. Mais il ne parla pas.

« Notre fuite un peu honteuse à Montmédy et notre retour avec une armée pour remettre de l'ordre a sauvé le royaume. Sois fier d'être Roi des Français, mon fils. Si Dieu nous fabrique notre destin, la couronne t'est désormais remise par le Peuple que tu gouvernes. Et c'est le plus beau des hommages. Sois fier mais sois digne de cet honneur qui... »

La phrase ne fut pas achevée. La bouche du roi resta figée, comme son regard. Un médecin se pencha sur le roi et, après un rapide examen, lui ferma les yeux avant de se signer. Dans la pièce, tout le monde fit un signe de croix. Gilbert du Motier, marquis de La Fayette, premier ministre du roi défunt, prononça alors la formule rituelle en s'inclinant devant Louis XVII.

« Le Roi est mort. Vive le Roi des Français. »

En attendant les ordres de l'Empereur

« A Sa Majesté Jean III de Portugal.

En cet an de grâce 1543, suivant les ordres de Sa Majesté, nous avons navigué vers l'Est à partir de la Chine et avons réussi à aborder l'archipel du Soleil Levant. Selon les indigènes, il n'existe plus aucune terre au-delà, jusqu'à l'endroit où se cache le Soleil.

Depuis le voyage, il y a une vingtaine d'années, du loyal sujet de notre Roi, Fernão de Magalhães, nous savons que l'Océan permet pourtant de rejoindre les Amériques mais il semblerait qu'il y ait très peu d'îles sur le chemin. Et cette portion de l'océan semble en être singulièrement dépourvue. En tous cas, les Indigènes n'ont visiblement jamais exploré cet océan et ne connaissent pas les Amériques. Nous n'avons pas jugé utile de les informer de l'existence de ces terres.

Nous avons accosté dans un port du Sud de l'île principale, là où se situe la capitale appelée Kyoto par les Indigènes. C'est là-bas que réside le gouverneur nommé par l'Empereur. Il dispose d'une assez forte armée qui patrouille dans les îles où des seigneurs locaux cherchent régulièrement à prendre leur indépendance et pillent volontiers les commerçants itinérants. C'est, du moins, ce qu'indiquent les marchands chinois que nous avons croisés. Comme

Les derniers seront les premiers

l'Empereur, le Gouverneur tient à la sûreté du commerce et il mène donc de nombreuses expéditions pour combattre ces seigneurs locaux.

En parcourant les routes, nous avons été surpris de voir sur les bas-côtés de tels seigneurs ou leurs guerriers agonisant sur des pieux. Par moment, la manière dont ils étaient liés ressemblait à une crucifixion. Les Jésuites nous accompagnant ont donc préféré ne pas montrer de crucifix aux émissaires du Gouverneur pour l'instant.

Si le petit peuple semble parler une langue inconnue, l'administration utilise un chinois parfaitement pur. Les Jésuites ont donc pu nous servir d'interprètes.

Tandis que nos navires restaient dans le port que les indigènes ont baptisé Nagasaki, c'est accompagnés de soldats du Gouverneur que nous avons rejoint Kyoto. Nous n'avons donc pas eu à nous plaindre d'attaques par des seigneurs locaux, ceux-ci restant bien prudemment à l'écart.

Le Gouverneur nous a reçu brièvement. Il a été intéressé par le fait que nous avons abordé sur le continent en premier lieu. Il s'est enquis de nos relations avec les autorités des ports continentaux. S'il a apprécié que nous disions être commerçants et avoir eu de bonnes relations avec les ports continentaux, il a souhaité demander des instructions directes à l'Empereur.

Les derniers seront les premiers

Il a donc requis des scribes pour nous décrire et retranscrire ce que nous avons dit à l'aide de l'écriture que nous avons déjà vue lors de notre séjour sur le continent. Une copie a été conservée par le Gouverneur, dans ses archives, et un exemplaire a été envoyé à Pékin. Le Gouverneur nous a alors demandé de rester près de Kyoto en attendant la réponse de l'Empereur, réponse attendue d'ici quelques mois.

Nous avons été autorisés à renvoyer un messenger, qui a voyagé sur une jonque, à nos navires afin que ceux-ci se rapprochent de nous et viennent accoster dans un petit village de la côte proche de Kyoto. Les habitants de ce village, nommé Edo, nous ont courtoisement accueillis. Le Gouverneur nous a autorisé à échanger notre or contre des vivres et diverses marchandises. Les Jésuites ont ensuite cherché à mieux connaître les us et coutumes de la population indigène. Le Gouverneur nous a autorisé à rencontrer les prêtres shintos. Leur chef, qui régnait jadis sur ces îles, semble inaccessible aux étrangers.

Selon la religion locale, ce chef serait le descendant de leur déesse du Soleil. Avant la conquête par les Mongols, l'archipel était plus ou moins dirigé par le général nommé par ce chef religieux.

Les Chinois ont gardé l'habitude de ne pas déranger les religions locales. D'une manière générale, il ne semble donc pas y avoir d'obstacle à des pratiques religieuses étrangères à leur monde. Et les Jésuites ont

Les derniers seront les premiers

commencé à entretenir, en chinois, les prêtres shintos de la grandeur de la religion du Christ. Ceux-ci ont écouté et ont ensuite explosé de rire après avoir discuté entre eux dans une langue que nous n'avons pas comprise. Nous avons cependant veillé à saluer poliment ces païens endurcis.

Les Jésuites ont eu plus de chance auprès du petit peuple qui s'est montré plus attentif. Mais bien peu parlent chinois. Et nous craignons que les traductions successives ne nous posent de réels soucis pour transmettre le message des Evangiles. Plusieurs des Jésuites ont alors entrepris de commencer un dictionnaire de la langue populaire.

Des officiers du Gouverneur nous ont demandé de cesser toute diffusion de notre religion tant que les instructions de Pékin ne seraient pas arrivées. Pour l'heure, nous avons choisi d'obéir. Selon les Jésuites, il faut être patient et éviter de heurter les autorités locales. Surtout, ils ont besoin de mieux comprendre la langue du petit peuple.

Voilà, Votre Majesté, où en est l'exécution des missions que Vous nous avez confiées. Nous restons dans l'attente des nouvelles de Pékin tandis qu'un de nos navires, avec l'accord du Gouverneur, revient vers le continent pour vous porter ce message, une retranscription des travaux des Jésuites et quelques objets de l'artisanat local que nous avons acquis. »

La traversée fut agréable

Le Sud de Manhattan grouillait de monde. Il y avait autant du petit peuple s'agitant pour aller travailler ou transportant des marchandises que des grands bourgeois se promenant. Certains étaient à pieds, d'autres utilisaient des véhicules tantôt à moteur, tantôt hippomobiles.

Suivi de Victor Giglio, son valet qui portait une petite valise, Benjamin Guggenheim marchait au côté de Léontine Aubart. Bien que très jolie, la Française ne pouvait pas cacher, sous des atours trop chics pour son habitude, ses origines très modestes.

« Elle est tout de même magnifique ! » s'exclama soudain la Française en s'arrêtant.

Benjamin Guggenheim se retourna vers elle.

« Qui donc, ma chère Ninette ? »

« Eh bien, la Statue de la Liberté, là, devant nous, au milieu de la baie. »

« En effet, je dois bien l'admettre. Cela ne fait qu'un quart de siècle qu'elle est là et nous y sommes tous habitués. Elle nous manquerait si elle disparaissait. Si vous le voulez, je vous emmènerai visiter la baie en bateau, un jour prochain. »

« Encore en bateau... »

Les derniers seront les premiers

« Pas aujourd'hui, en effet, car je crois que nous avons voyagé suffisamment en bateau ces derniers jours. Et, surtout, il convient que je retourne à Philadelphie. Je prendrai le train ce soir. »

« Voir votre femme ? »

« Elle est jalouse de vous, vous le savez bien. »

« Moi, je vous aime, Benjamin. »

« Elle aussi, je pense » soupira le milliardaire.

Le couple se remit à marcher de concert. Il se dirigea, au hasard de ses pas, vers le port où s'amarrèrent les paquebots dont, au loin, le Titanic.

« Vu d'ici, il n'a pas l'air si grand et, pourtant, la vie était magnifique à bord... »

« Vous avez raison, chère Ninette. La traversée fut très agréable. Joseph Bruce Ismay nous a confié qu'il espérait que la suprématie du Titanic, en matière de puissance et de luxe, ne serait jamais contestée. »

« Votre réponse m'a beaucoup amusée, Benjamin. Mais lui n'a souri que par politesse. Je me suis retenu d'exploser de rire, ce qui aurait été inadéquat à la table du capitaine, je crois. »

« Ah, oui, je me souviens. Toute suprématie est faite pour être détrônée. Peut-être même serait-ce vous, mon cher, qui déciderez de construire un navire encore plus beau... Il n'a pas su s'il devait s'offusquer de voir son rêve piétiné ou bien se réjouir qu'on le reconnaisse comme le seul capable de le faire. C'était en effet très

Les derniers seront les premiers

amusant. Et j'espère qu'il nous achètera beaucoup de métal pour construire d'autres navires. »

Vendre beaucoup de métal ? Cela accroîtrait encore l'immense fortune de son amant. Léontine Aubart sourit à cette pensée. Elle avait eu de la chance, elle, la danseuse de cabaret, de séduire l'un des hommes les plus riches du monde. Tous les riches veulent leur danseuse. Mais gagner le rôle auprès d'un des plus riches était tout de même une bonne affaire.

Combien de temps cela durerait-il ? Elle l'ignorait. Elle veillait donc à garder quelques sous et à préserver au maximum les cadeaux qui lui étaient faits. Beaucoup étaient restés dans son appartement miteux de Paris. En cas de besoin, elle pourrait rentrer chez elle. Peut-être parviendrait-elle alors à se trouver un autre protecteur. Peut-être pas. Elle n'était plus toute jeune. Il fallait donc prendre quelques précautions.

Elle ne connaissait pas Floretta Seligman, épouse Guggenheim. Pas plus qu'elle ne connaissait le reste de la famille. Simple maîtresse, favorite, passade... elle n'aurait sans doute jamais cet honneur. Benjamin Guggenheim prendrait le train sans elle. Ninette resterait à New-York. Dans une chambre d'hôtel bien plus grande que son appartement. Et tellement plus luxueuse.

Surtout, elle avait du mal à s'habituer à être servie par des soubrettes. Sans oublier le brave Giglio qui suivait partout son maître. Quelque part, c'était agréable. Mais elle n'ignorait pas que sa place était plus

Les derniers seront les premiers

celle de soubrette que de princesse, même de princesse de l'ère industrielle. Si Benjamin se lassait d'elle...

Soudain, elle eut envie de reprendre le Titanic pour l'Europe. Elle désira plus que tout retrouver son appartement misérable sous les combles parisiens. C'était la réalité. New-York, la première classe du Titanic, le palace où elle résidait, tout cela n'était qu'un rêve dont il faudrait s'éveiller un jour.

Peut-être devrait-elle attendre que le Printemps avance. L'hiver n'avait été officiellement vaincu que depuis moins d'un mois. Et il y avait encore beaucoup d'icebergs sur la mer. Elle avait eu peur en voyant ces montagnes de glace s'approcher du Titanic. Et si le paquebot s'était abîmé contre l'un ou l'autre ? On disait le Titanic insubmersible mais, malgré tout, rien n'est jamais vraiment sûr.

Bah, autant profiter du rêve. Autant profiter des bonnes dispositions de ce Benjamin Guggenheim. Léontine Aubart espérait que cela durerait au moins quelques mois, peut-être quelques années. Et, quand il se serait lassé, revenir à Paris. Si possible, lui faire payer le billet de retour en première classe. Après tout, il était un vrai gentleman et il devrait accepter.

Les trois lieux saints

L'Ambassadeur de France, accompagné de deux autres Français, venait de sortir du palais d'audience royale. Situé en dehors des limites de La Mecque, ce palais permettait au roi Ghazi 1^{er} de recevoir des non-musulmans. Le quartier des ambassades n'était pas très loin, lui aussi en banlieue de La Mecque. Seuls les états musulmans étaient autorisés à disposer d'ambassades à La Mecque, sous réserve que seul du personnel musulman y servit.

James Smith prit une photographie des trois Français. Puis une autre quand ses cibles montèrent dans une voiture qui semblait, selon son immatriculation, appartenir à l'ambassade de France. L'agent anglais sourit en repérant, un peu plus loin, son confrère John Doe, de la CIA. Lui aussi avait pris des photos, caché dans sa voiture. En se retournant, James Smith salua Boris Smirnov, du KGB. Celui-ci eut au moins la politesse d'adresser un signe de tête cordial à l'Anglais. Bien entendu, il avait en mains un appareil photographique mais il ne cherchait pas du tout à se cacher.

Cette petite réunion de famille fit sourire James Smith. Nonchalamment, il démarra sa voiture décapotable et entreprit de rejoindre l'Ambassade de

Les derniers seront les premiers

Grande-Bretagne. En dépassant la conduite intérieure de John Doe, l'Anglais salua avec un sourire narquois son confrère. Celui-ci sembla vexé d'avoir été repéré. Comme s'il n'était pas évident que toutes les puissances avaient des agents placés dans les environs. Bizarrement, James Smith ne repéra aucun Chinois. Il est vrai que ceux-ci avaient d'autres affaires en cours, comme une guerre civile qui s'éternisait, et que l'Arabie n'était guère un sujet pour eux.

En arrivant à l'Ambassade de Grande-Bretagne, quelques instants plus tard, James Smith n'eut qu'à saluer le planton pour que la barrière s'ouvre. Sa voiture eut à peine à ralentir pour pénétrer dans le domaine placé sous l'autorité de Sa Majesté George VI, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, ainsi que, pour encore quelques semaines, empereur des Indes. La décapotable s'arrêta dans le parking des véhicules de service.

Au pas de gymnastique, James Smith gravit les quelques marches permettant d'accéder au corps de bâtiment principal. Il remit son appareil photographique à la secrétaire de l'accueil, avec les instructions nécessaires pour que ses clichés fussent rapidement développés, et se dirigea vers le bureau de l'ambassadeur.

Ironiquement, il salua le portrait de Thomas Edward Lawrence qui trônait sur le mur.

« Veuillez cesser de vous moquer d'un agent qui a parfaitement réussi sa mission » le réprimanda

Les derniers seront les premiers

Elisabeth Penny, la charmante secrétaire de l'Ambassadeur.

« Chère Elisabeth... »

« Miss Penny, je vous prie, capitaine. »

« Miss Penny, Sa Majesté George VI, je pense, aurait préféré que mon distingué prédécesseur ne réussisse pas aussi bien. Cela nous aurait donné moins de travail. »

« Quand vous verrez Sa Majesté, vous pourrez toujours lui demander, capitaine. Son Excellence vous attend. Il m'a donné comme instruction de vous introduire dès votre arrivée. »

« Je vous suis, Miss Penny. »

La secrétaire se leva de son bureau et se dirigea vers la grande porte en bois sculpté. Elle frappa.

« Entrez ! » cria-t-on à l'intérieur.

Elisabeth Penny ouvrit la porte et laissa passer James Smith avant de refermer. Mais, si le capitaine salua militairement, il fut perturbé par la présence d'un Arabe, debout à côté de l'Ambassadeur. Tous les deux semblaient avoir été en grande discussion tout en regardant la cour de l'ambassade. Mais ils regardaient désormais le capitaine.

« Bonjour, capitaine. Vous connaissez le prince Abdelaziz ben Abderrahmane Al Saoud, je crois ? »

« Oui, Votre Excellence. Mes respects, Votre Majesté. »

Les derniers seront les premiers

L'Arabe s'inclina en murmurant un « salam aleikum » tout en se touchant de la main droite le front, la bouche et le coeur. Oui, le prince connaissait le capitaine James Smith. Depuis plus de vingt ans.

« Eh bien, capitaine, les Français complotent toujours avec le roi ? »

« Il semblerait, Votre Excellence. »

L'ambassadeur se retourna vers son premier visiteur.

« Votre Majesté, comme vous le savez, le Président Choukri al-Kouatli ne veut pas entendre parler d'une annexion de la République Syrienne par le Royaume d'Arabie. Les Français le soutiennent et lui vendent même quelques armes. Mais le pétrole est un argument que le roi entend bien utiliser dans ses discussions. Et la Compagnie Française des Pétroles est souvent présente lors des entretiens entre l'Ambassadeur et le Roi. Cet élément nous chagrine, comme vous vous en doutez. »

« Si j'avais réussi, en 1925... »

« L'Arabie serait aujourd'hui peuplée de compagnies pétrolières américaines, et pas anglaises comme aujourd'hui. »

L'Ambassadeur avait souri au prince en pointant la nullité de tout argument pétrolier dans ses discussions avec le Royaume de Grande-Bretagne. Le MI6 connaissait parfaitement les amitiés du prince nomade. Celui-ci eut un discret mouvement de recul et une légère

Les derniers seront les premiers

inflexion du buste. Il avait compris que sa position était bien plus faible qu'il ne le pensait en pénétrant dans le bureau de l'Ambassadeur.

« La Syrie ne m'intéresse pas. Je pourrais m'entendre avec les Français. »

L'Ambassadeur hocha la tête avec un soupir.

« C'est vrai que la République Française, laïque, aimerait bien soutenir un prince aux conceptions religieuses particulières. Vous étiez censé représenter un équilibre dans la région et empêcher l'union de toute l'Arabie. Or, en voulant ajouter le Hedjaz à votre royaume du Nejd, vous avez tout perdu. Vous n'êtes plus qu'un bédouin errant, comme plusieurs de vos ancêtres ayant tous échoué à construire un véritable royaume. »

« Pourquoi m'avoir reçu si votre intention n'était que de m'humilier ? » demanda le prince avec un ton cassant.

« Nos intentions à votre égard n'ont pas changé. Nous avons besoin d'un facteur limitant le pouvoir du roi Ghazi 1^{er}. Celui-ci souhaite profiter des indépendances progressives des différents pays colonisés pour adjoindre l'émirat du Koweït à la province d'Irak. Un port en eaux profondes lui manque singulièrement dans cette zone. »

« Vous protégez ces hérétiques d'Al-Sabah ! »

« Et nous veillons à avoir d'excellentes relations avec l'Empire Perse, également majoritairement chiite. »

Les derniers seront les premiers

« Que me proposez-vous ? »

« De reprendre votre petite guerre dans l'Est de la péninsule et de reconquérir le Nejd. Cela occupera Ghazi 1^{er}. »

« Je vais y réfléchir et je vous donnerai ma réponse bientôt. »

Le prince salua l'Ambassadeur puis le capitaine et sortit de la pièce sans refermer la porte derrière lui. Elisabeth Penny dut se lever pour permettre aux deux Anglais de retrouver une certaine discrétion.

« Capitaine, vous allez éliminer cet homme. Il nous est désormais inutile et si jamais Ghazi 1^{er} venait à apprendre ce que vous... enfin, nous avons fait en 1925... »

« Comment allons-nous contrer l'influence française sans lui, Votre Excellence ? »

« Ne vous inquiétez pas pour cela. Nous avons un argument de poids à faire jouer. Mais à condition d'agir vite. »

« Jérusalem ? »

« Réunir sous une même couronne les trois lieux saints de l'Islam. C'est un argument que le roi entendra. »

« Et les Juifs ? »

« L'Organisation des Nations Unies n'a pas encore statué... »

« Mais la Déclaration Balfour... »

Les derniers seront les premiers

« Si l'ONU nous ordonnait de renoncer, nous ne pourrions que nous incliner. Mais les discussions avec nos alliés, y compris les Français, vont plutôt dans le sens d'une séparation de notre mandat de Palestine en deux. D'un côté, une partie arabe, de l'autre, une partie juive. Jérusalem pose soucis aux Français qui n'ont pas abandonné toute prétention depuis la perte du Royaume Franc. Ils n'utiliseront pas cet argument, ce qui nous donne un avantage. »

« L'Irgoun ne va pas aimer... »

Le visage de l'Ambassadeur devint soudain dur.

« Non, en effet. Il va falloir s'occuper de ces terroristes. Une fois que le prince Abdelaziz ben Abderrahmane Al Saoud aura rejoint Allah, je pense qu'il serait pertinent de vous envoyer en Palestine. Vous vous occuperez là-bas de Menahem Begin. Qu'il soit pendu ou éliminé discrètement n'a guère d'importance. La partition doit avoir lieu. Ou les Juifs n'auront rien. »

Le capitaine hocha la tête avec un sourire. L'opération de 1925 avait été un échec. Il n'avait pas pu empêcher la réalisation de la promesse de son ancien collègue Thomas Edward Lawrence. Le roi Ghazi 1^{er} avait succédé à son père Hussein Ibn Ali, devenu roi de presque toutes les terres arabes. Il ne manquait que les émirats plus ou moins indépendants le long de la côte, le Koweït, la Palestine, la République de Syrie et le Liban. Son frère Abdallah dirigeait depuis Amman l'émirat de

Les derniers seront les premiers

Jordanie, au contact de la République Syrienne et de la Palestine.

Pas de doute, l'ascension des Hachémites devait être stoppée. Les Alliés n'avaient pas vaincu les Ottomans pour se retrouver face à une puissance plus importante. Et si, un jour, le roi voulait reprendre le contrôle du pétrole ou augmenter singulièrement les taxes sur l'extraction...

« Capitaine, avant de me quitter, regardez la carte, ici, sur le mur. »

James Smith suivit du regard le doigt de l'Ambassadeur et se tourna donc vers la carte suspendue au mur. Le Royaume d'Arabie s'étalait au centre, en jaune, avec des nuances subtiles de teintes entre les différentes provinces : Territoire Spécial de La Mecque et de Médine, Hedjaz, Nedj, Jordanie, Irak... Dans d'autres couleurs, on voyait les pays frontaliers. Au Nord, la Syrie. A l'Est, l'Empire Perse. A l'Ouest, la Palestine.

« Qu'est-ce qui pourrait limiter le pouvoir du roi Ghazi 1^{er}, capitaine ? »

« Diviser les Hachémites. Abdallah a-t-il de l'ambition, Votre Excellence ? »

La voie de l'homme nouveau

Assis en position du lotus sur son lit, Shinzo Katana avait joint les mains et fermé les yeux. La méditation restait conforme à la nouvelle morale. Les différentes sectes bouddhistes, qui la promouvaient, avaient su argumenter auprès du Comité Central. Et, depuis que Joseph Staline avait reçu un grand maître et vu sa santé s'améliorer par la pratique de la méditation, même le Grand Frère Soviétique n'y voyait aucune objection. Shinzo Katana médita donc environ une demi-heure avant de descendre dans la grande salle du rez-de-chaussée.

La plupart des camarades étaient déjà installés aux tables et mangeaient leur riz. Les baguettes s'agitaient dans les bols. Il s'agissait de faire vite. La réunion du Comité Central devait commencer dans peu de temps. Les discussions bruyantes et variées emplissaient la salle d'un brouhaha assez peu supportable.

Quand Shinzo Katana rentra dans la grande salle, les premiers à l'apercevoir laissèrent baguettes et bols pour se lever et s'incliner. Bientôt, tous les membres du Comité Central étaient debout, tournés vers le Premier Secrétaire et s'inclinaient brièvement plusieurs fois.

Les derniers seront les premiers

« Asseyez-vous, camarades, et je vous souhaite un bon appétit. Nous avons du travail pour toute la journée. Prenez les forces nécessaires. »

Shinzo Katana avait fait retentir sa voix de tribun. Aussitôt, tous les membres du Comité Central se rassirent et recommencèrent à manger leur riz. Mais les discussions s'étaient tues. Et même les baguettes ne faisaient plus de bruit dans les bols.

Rejoignant le buffet, le Premier Secrétaire vint prendre un bol et des baguettes. Un camarade de service prit l'initiative de lui épargner les derniers mètres et lui amena un plateau comportant du riz, deux baguettes, une théière fumante et un bol à thé. Il s'inclina brièvement tout en conservant le plateau en mains bien horizontal.

« A quelle place souhaitez-vous vous installer, Camarade Premier Secrétaire ? »

« Je vais porter mon plateau moi-même, camarade. Je te remercie. »

Le Premier Secrétaire pu enfin emporter son petit déjeuner, laissant le camarade de service debout et tremblant, craignant d'avoir commis une gaffe. Les vieux réflexes de l'époque impériale avaient la vie dure. Désormais, les daimyos avaient été remplacés par les dignitaires du Parti. Il fallait que cela change. Tous étaient des prolétaires. Les nobles, les caciques de l'Empire, avaient été envoyés en exil dans un camp situé sur l'île d'Okinawa Hontō. On s'y battait encore, disait-on. Et, de fait, les rapports que l'on remettait

Les derniers seront les premiers

régulièrement au Premier Secrétaire confirmait que la guerre n'était pas réellement terminée. Alors même que le Japon était une République Populaire depuis la fin de 1945, le 1^{er} décembre pour être exact, une fois que l'armée soviétique eut conquis entièrement Sakhaline, Hokkaidō, Honshū, Shikoku et Kyūshū.

Shinzo Katana trouva une place libre sur les grandes tables et il s'assit. Les camarades autour de lui s'écartèrent avec un respect craintif, comme un quidam devait l'éprouver devant un noble. Le Premier Secrétaire soupira. Il replongea dans ses pensées après avoir salué ses voisins de table.

Les Américains s'étaient arrêtés sur Okinawa Hontō. Le sort de cette île posait problème. Elle était de fait occupée par les deux vainqueurs de la guerre. Et Douglas MacArthur était furieux de s'être fait doubler par les Soviétiques. Les Impérialistes occupaient aussi l'archipel de Nanpō, au large de Tokyo, sans avoir pu poser le pied sur Honshū.

Mais, après tout, c'est MacArthur qui avait empêché une reddition bien ordonnée du Japon. Deux bombes nucléaires avaient frappé d'abord Kyoto puis Tokyo, les 6 et 8 août 1945. Les deux villes avaient été rayées de la carte. Et, contrairement aux bombardements classiques, aucun abri, même celui de l'Empereur, n'avait résisté.

L'Empereur, toute sa famille proche, les principaux dignitaires militaires ou shintoïstes... tous

Les derniers seront les premiers

étaient morts. Les unités militaires s'étaient retrouvées sans instruction ni coordination. Aucun officier de l'armée impériale ne pouvait prendre l'initiative d'une reddition. Et, en cas de défaite, l'officier en cause devait se suicider selon le rituel du Seppuku.

L'Enfer s'était donc prolongé pour les Américains. Ile par île, les Marines avaient dû combattre des guerriers prêts à mourir, qui se battaient avec des bâtons ou de simples cailloux si nécessaire. La chaîne logistique de l'armée s'était délitée avec la conquête de l'archipel principal par les Soviétiques. Plus de munitions. Alors l'armée utilisait ce qu'elle pouvait. Face à la machine de guerre américaine, les militaires japonais ne pouvaient dès lors que plier.

Et MacArthur n'avait plus de bombe nucléaire en réserve. En plus, sur quoi les aurait-il lancées ? Sur Okinawa ? Sur des petites îles du Pacifique ? Sur les troupes soviétiques ? Le général américain se mordait les doigts de ne pas avoir écouté ses conseillers qui lui disaient de bombarder Hiroshima et Nagasaki. Détruire les industries mais pas le pouvoir central. Un peu partout, les Marines faisaient face à des guerriers isolés ou en petits groupes qui les harcelaient. Il fallait parfois les chasser dans les forêts vierges. Le Bushido restait la règle pour les restes de l'Armée Impériale alors même que l'élimination des Samouraïs avait été la raison de sa création, bien avant les rêves de conquête, de sphère de co-prospérité dans toute l'Asie et sur tout le Pacifique.

Les derniers seront les premiers

Même la nouvelle République Populaire du Japon avait à faire face à ces guerriers isolés. Certains refusaient de croire que l'Empereur, fils de la Déesse du Soleil, avait pu être tué lors du bombardement nucléaire de Tokyo.

Ayant terminé son riz, Shinzo Katana redressa la tête. Il prit alors conscience que, autour de lui, tout le monde avait également fini son repas. Mais chacun restait sagement à sa place, attendant des instructions.

Le Premier Secrétaire se leva donc en soupirant. Il était temps pour lui de rejoindre la grande salle de réunion en bois et en toile. Il avait fallu faire vite pour la construire. Le Comité Central se réunirait plus dans un chapiteau que dans un bâtiment digne de la représentation du Peuple et du Parti.

Dès que Shinzo Katana eut quitté sa place, il entendit derrière lui que tous les membres du Comité Central se levaient. C'est donc une véritable procession de dignitaires communistes que Shinzo Katana conduisit jusque dans la salle de réunion.

Sur l'estrade, un camarade était déjà assis à la table du Praesidium, à la place à côté de celle réservée au Premier Secrétaire. C'était un Russe. Cela se voyait tout de suite. Shinzo Katana fronça les sourcils. Il trouvait l'attitude de ce Russe indigne des convenances. Pourquoi n'avait-il pas partagé le repas des camarades ? Pourquoi s'était-il installé d'autorité à une place d'honneur ?

Les derniers seront les premiers

Avec les cinq autres membres du Praesidium, Shinzo Katana monta sur l'estrade. Il commença par aller saluer le Russe qui se contenta de se retourner vers lui sans même se lever. Son sourire était glacé quand il tendit une main. Shinzo Katana s'inclina à la japonaise tout en serrant la main de son interlocuteur selon la mode occidentale.

« Je suis surpris de vous trouver ici, camarade. Ne vous a-t-on pas indiqué où prendre votre petit déjeuner ? Vous devez être affamé ! »

« Ne vous inquiétez pas, camarade Premier Secrétaire. Je me suis nourri par mes propres moyens. Je représente ici le Camarade Staline. Il est occupé et n'a pas pu venir en personne. Mais la direction idéologique du Japon lui tient particulièrement à coeur. D'où ma présence ici. »

Shinzo Katana parlait suffisamment bien le russe pour cet échange mais un japonais en uniforme russe était monté sur l'estrade et s'était installé sur un tabouret. Il avait le physique d'un ressortissant de Sakhaline, île désormais en totalité rattachée à la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie sous la forme d'une République Autonome.

« Le camarade traducteur » indiqua le Russe en le désignant.

« Et vous-même, camarade, puis-je connaître votre nom ? » s'enquit Shinzo Katana.

Les derniers seront les premiers

« Oh, oui, je vous prie de m'excuser. J'ai oublié de me présenter. Je m'appelle Andreï Gromyko. »

« Enchanté de faire votre connaissance, camarade. Je pense qu'il nous faut commencer. »

« Je le pense aussi, camarade. »

Tous les membres du Praesidium étaient installés et, dans la salle, les membres du Comité Central avaient tous pris place sur les bancs. Une chose, tout d'un coup, chagrina Shinzo Katana. Il s'aperçut qu'il y avait des officiers soviétiques au fond de la salle. Et, aux portes, s'étaient installés des hommes qui ne pouvaient qu'appartenir au MGB.

Si Shinzo Katana l'avait oublié, c'était une manière de lui rappeler que, en l'état actuel des choses, la paix n'était toujours pas officiellement signée et que le Japon était occupé par les troupes du Grand Frère Soviétique. Comment aurait-il pu oublier ? La réunion se tenait à Nara, une ancienne capitale impériale, et la ville grouillait de Soviétiques. Même Shinzo Katana, Premier Secrétaire du Parti, avait dû montrer ses papiers à chaque contrôle militaire.

Toussant, Shinzo Katana s'éclaircit la voix avant de s'adresser aux membres du Comité Central.

« Camarades, nous sommes ici pour établir une nouvelle ère pour le Japon. Certes, nous avons proclamé la naissance de la République Populaire du Japon... »

Les derniers seront les premiers

On toussa à côté de lui. Shinzo Katana se tourna brièvement et constata que le traducteur était penché sur l'épaule du Russe. C'était celui-ci qui avait toussé.

« ...grâce à la précieuse aide de nos frères soviétiques venus libérer notre pays de l'obscurantisme impérial et bourgeois. »

Le Russe sourit en approuvant d'un signe de tête.

« Désormais, toujours en comptant sur l'amitié internationale de nos camarades des autres partis communistes dans le monde, à commencer par le Parti Communiste de l'Union Soviétique, précurseur de la Révolution Proletarienne, nous devons construire non seulement le Nouveau Japon mais aussi le Nouveau Japonais. Les travailleurs doivent apprendre à devenir libres non seulement dans les faits mais aussi dans les esprits. Car il n'est pas de plus subtile et solide prison que celle des traditions apprises, des habitudes d'esclaves. Même ici, camarades, j'ai remarqué certaines vieilles habitudes. »

Shinzo Katana s'arrêta pour respirer quelques instants. Tous l'écoutaient avec respect, parfois en hochant la tête, y compris le Russe.

« Camarades, nous devons instruire les masses du Shinningendo, la voie de l'homme nouveau. »

Les applaudissements envahirent la salle.

Seuls les héros ont la gloire

Il pleuvait sur Paris, une pluie glacée, une pluie d'hiver. Le soleil s'était couché de bonne heure. La nuit avait d'abord tout envahi avant que la Ville Lumière ne mérite enfin son nom. Des femmes et des hommes se dépêchaient de rejoindre un bar, un restaurant, une fête. Car, en ce début d'année 1919, Paris était une fête. La guerre était finie. Beaucoup étaient morts. Ceux qui étaient revenus ne pensaient en général qu'à une seule chose : oublier. Et pour cela, ils buvaient. Ils festoyaient. Ils dansaient et chantaient.

Si les rabat-joie étaient en général des gueules cassées, de ces anciens combattants défigurés ou rendus invalides par les blessures de guerre, certains autres semblaient normaux. Parmi ceux-là, beaucoup étaient simplement incapables d'oublier. Quelques uns étaient également incapables d'oublier quelque chose qui n'avait rien à voir avec la guerre.

L'homme triste qui marchait dans la rue, abrité par un parapluie, faisait partie de ces quelques uns. Il avait revêtu, sous son imperméable, son uniforme portant des galons de capitaine. On disait que les femmes aimaient les hommes en uniforme, surtout les officiers.

Les derniers seront les premiers

Arrivé devant une porte d'un hôtel particulier, il hésita quelques instants. Puis, comme pendant la guerre, il se saisit de tout son courage pour partir à l'attaque. Il tira la sonnette. Le tintement de la cloche retentit dans tout le bâtiment.

On entendit quelqu'un courir. La porte s'ouvrit. Une bonne en tenue se présenta dans l'encadrement.

« Monsieur ? Mais Madame... »

« Laissez-moi entrer, Justine, je vous prie. Si votre maîtresse ne veut pas me voir, je me retirerais. »

« Je ne sais, Monsieur... »

Du haut du palier de l'escalier d'honneur, une voix de femme retentit, une voix autoritaire qui portait loin, une voix bien maniée. On y décelait de la lassitude autant que du renoncement, voire une capitulation devant les événements, mais aussi un brin de colère, de rejet des faits accomplis et imposés. Il y avait peut-être un rien d'agacement alimenté par une once de mépris. C'était une voix de grande actrice.

« Justine, laissez-le entrer. Il pleut. Nous devons avoir un peu de compassion envers les anciens combattants. Mais ne prenez pas son manteau ou son parapluie : il ne restera qu'un instant. Veuillez fermer la porte derrière lui et nous laisser. Vous irez chercher la serpillière pour essuyer l'entrée après son départ, dans quelques minutes. »

L'officier entra d'un pas hésitant devant un accueil à ce point glacial. Il posa son parapluie sur le

Les derniers seront les premiers

sol, ouvrit son manteau pour que la femme voit son uniforme et ses galons puis retira son képi. Il la regarda avec un sourire. Elle était toujours aussi belle, comme avant guerre, même vêtue ainsi d'une simple robe de chambre par dessus une tenue de nuit en soie claire.

« Ma chère Pauline... »

« Henri-Alban, je vous ai dit de ne plus venir. »

La femme le toisait du haut du palier. Elle n'avança pas, même d'un seul pas. Dans le ton de sa voix, la soumission et la lassitude baissaient en proportion, au fur et à mesure de la montée de la dose d'agacement et de mépris, avec un soupçon de colère.

« Mais, Pauline... »

« Il suffit, Henri-Alban. Nous nous sommes aimés avec une grande passion, c'est vrai. C'était avant la guerre. Mon second mari ne se gênait pas, à l'époque, pour me cocufier. Mais il est mort pour la France. Je ne puis plus le tromper ainsi. »

« Mais vous êtes veuve. Vous êtes donc libre. »

« La guerre est passée par là. Vous n'êtes plus le même, Henri-Alban. Je ne suis plus la même. Nous avons été fous. Nous avons été heureux. C'est parfait. Restons en là. Gardons nos bons souvenirs. N'en ayons pas de mauvais. Ne venez plus. Il ne vous surprendra pas que la famille de mon défunt mari ne vous aime guère. »

« Je sais, ma mie. Je sais. Je ne le sais que trop. »

Les derniers seront les premiers

L'officier baissa la tête. Se faisant soudain consolatrice et amicale, la femme continua.

« Faites vous donc oublier quelques temps d'eux. Ils vous oublieront. Ne venez plus. Trouvez-vous une bonne épouse : vous en avez grandement l'âge. Et tentez aussi d'avoir un meilleur destin que celui de critique payé à la ligne. »

« J'essaye, ma chère. J'essaye. »

« Et, pour votre travail, venez donc au théâtre voir la première de ma nouvelle pièce. Je vous ferai inviter. Je vais en parler au directeur du théâtre. En souvenir du bon vieux temps. »

Plus sèchement, la femme ajouta : « parce qu'il s'agit d'un temps qui appartient bien au passé. »

L'officier sentit que ses yeux s'humidifiaient. Il fallait qu'il se retire. Un homme ne pleure pas, a fortiori un officier héros de guerre devant une ancienne maîtresse. En silence, Henri-Alban referma son manteau, ramassa son parapluie et remit son képi.

« Adieu, Madame. »

« Adieu, Monsieur » dit-elle en souriant tristement.

Justine réapparut pour ouvrir la porte puis la refermer, une fois l'officier sorti. Elle s'activa ensuite pour nettoyer les traces de pluie sur le sol.

En retournant vers sa chambre, Pauline Benda, veuve Casimir-Perier, soupira : « j'espère que, cette fois, il a compris. Justine, je me retire. Veillez à fermer la

Les derniers seront les premiers

demeure convenablement. Je n'ai plus besoin de vous ce soir. »

« Bien, Madame. »

Une fois avancée dans le couloir de l'étage et disparue à la vue de sa bonne, Pauline Benda se remit à sourire en tournant l'extrémité de la ceinture de sa robe de chambre. Elle rejoignit le petit salon rose. Enfoncé dans un fauteuil, un homme sirotait un Cognac d'avant-guerre. Il aurait sans doute été d'une grande classe s'il ne s'était pas trouvé en maillot de corps et caleçon.

« Alors, Simone, qui était-ce ? »

« Encore cet écrivillon d'Henri-Alban. Mais je crois que, cette fois, il a compris. »

« S'il revient, je serai obligé de le provoquer en duel, je pense. »

« Imbécile. Nul ne sait que tu viens ici. Ne te fais pas remarquer. La famille de mon défunt époux n'apprécie guère mes amants... »

« Même si elle sait que ton mari ne se gênait guère pour... »

« Tais-toi. On n'attaque pas l'honneur d'un mort, surtout un mort pour la France. »

L'homme hochait la tête. Il avait compris. Il posa son verre, se leva et vint prendre Madame Simone, nom d'actrice de Pauline Benda, dans ses bras. La célèbre comédienne s'abandonna avec ravissement dans l'étreinte de son nouvel amant.

Les derniers seront les premiers

Elle retrouvait avec cet homme la passion qui l'avait habitée, quoi, pas même six ans plus tôt, avec Henri-Alban Fournier. Pauline savait que, l'âge avançant, ses amants la délaisserait bientôt. Il faudrait qu'elle se trouve un nouveau mari. Et, cette fois, il conviendrait que ce mari lui soit fidèle. Bien sûr, elle le serait également, malgré son métier qui lui faisait fréquenter bien des hommes. Et bien des tentations.

Sous la pluie d'hiver, Henri-Alban Fournier s'éloignait tristement de la demeure où, désormais, il n'était plus le bienvenu. Il regardait à peine autour de lui. Paris pouvait-il toujours être Paris quand l'amour s'y enfuit ? Il ne prêtait aucune attention aux bruits de fêtes, aux brames de soudards saouls, aux cris, aux chansons, aux musiques.

« Ah, mon cher Fournier, je pensais bien vous trouver dans ce quartier. On m'avait dit que vous vouliez aller voir une certaine dame... »

Le capitaine s'arrêta et regarda l'homme qui lui faisait face. Celui-ci lui souriait poliment tout en lui barrant la route. Et, bien entendu, il portait un parapluie. Mais, globalement, et malgré la pluie, on aurait pu le prendre pour un notaire.

« Bonsoir, Monsieur Jaloux. »

« Vous me semblez bien triste. Venez dans cette gargote. J'aimerais vous parler. »

Les derniers seront les premiers

Le prenant par le bras, Edmond Jaloux entraîna Henri-Alban Fournier dans un café. Les deux hommes s'installèrent à une petite table, un peu à l'écart, dans un coin calme de la salle. Une serveuse vint aussitôt prendre la commande.

« Mon cher Fournier, que diriez-vous d'un vin chaud et de quelque chose de plus consistant ? Quel est le plat du jour, mon enfant ? »

« Il ne reste qu'un peu de potée avec des saucisses » indiqua la serveuse.

« Eh bien, voilà qui sera parfait. Deux vins chauds puis deux potées avec saucisses et une fillette de Bordeaux, je vous prie. »

« Monsieur Jaloux, je dois faire attention à... » tenta le capitaine.

« Je vous invite, bien sûr. Ne vous inquiétez pas pour vos finances ce soir. »

« Je vous remercie mais... »

« Ce sera tout, mon enfant. Nous aviserons ensuite pour conclure par un peu de votre gâteau que je vois derrière le bar, avec sa grosse couche de crème battue. »

La serveuse partit chercher la commande. Le caractère affable d'Edmond Jaloux disparut aussitôt dans un profond soupir. Il se mit à parler plus bas, heureux qu'Henri-Alban Fournier reste tête baissée.

« Mon cher Henri-Alban, je vous invite ce soir car je vous le dois au nom de la longue amitié que nous

Les derniers seront les premiers

partageons au sein de notre bien belle Maison. Mais je me dois aussi d'être honnête avec vous. »

« Les ventes sont si catastrophiques que cela ? »

« Albert et Robert Paul sont inquiets. Nous avons tiré '*Colombe Blanchet*' à mille exemplaires, comme '*Le Grand Meaulnes*', en 1913. Mais ils nous restent sur les bras. Personne n'en veut. Vous n'êtes plus un critique en vue. Personne ne doit quémander votre amitié. Pire, toute la famille Casimir-Périer semble s'acharner à agir contre vos intérêts. Il n'a guère été prudent de cocufier le fils d'un Président de la République issu d'une des familles les plus riches du pays. »

« Je crains que vous n'ayez raison. Ma carrière littéraire est finie. »

« Même si c'est bien triste, je préfère que vous en soyez conscient. Aujourd'hui, on s'arrache les œuvres de héros morts au combat. Si Charles Péguy est regardé avec méfiance par la bourgeoisie, même catholique, on s'arrache les poèmes de René Dalize ou d'Apollinaire. On ne cesse de rééditer le Prix Goncourt 1910, '*De Goupil à Margot*', de Louis Pergaud. Ainsi qu'une autre œuvre de celui-ci, '*La Guerre des Boutons*'. »

« Seuls les héros ont la gloire » soupira l'ancien écrivain, songeant que cela aurait pu faire un beau titre.

Le poids de l'absent

Le soleil chauffait le sable et les roches. Il y avait peu d'eau. Les chèvres grignotaient les rares arbustes persistant à pousser auprès du puits. Mais le ciel s'assombrissait. Peut-être, songeait un berger gardant son troupeau, pleuvrait-il sur le plateau, ce soir.

Le berger était dans la force de l'âge. Il avait une peau mat mais moins que celle des Egyptiens. Ses cheveux étaient plus ondulés que crépus et coulaient largement sur ses épaules, librement, sans attache. Un simple berger ne s'occupe guère de son apparence. Il avait beau être fils de patriarche, ici, il n'était qu'un pauvre berger.

Bientôt, il fut l'heure de rentrer les bêtes dans leur enclos, dans une grotte auprès du puits. Le berger les rassembla donc et il les fit marcher vers l'abri.

En passant devant la tombe de sa mère, il s'arrêta un instant, laissant le troupeau avancer. Le berger s'inclina et murmura : « mère, tu as eu raison de rester ici, de rester libre, et de me rendre libre, loin de toute servitude. »

Enceinte du patriarche de sa tribu, Agar s'était en effet enfuie. Sa maîtresse Saraï la maltraitait trop. Etait-ce la faute d'une pauvre esclave si sa maîtresse était stérile ? Si son ventre rejetait toujours son fruit ?

Les derniers seront les premiers

Alors Agar s'était réfugiée ici. Oh, elle avait bien été tentée de retourner dans la tribu de sa maîtresse. Mais elle avait trouvé dans le peuple de la montagne une compagnie agréable et accueillante. Elle n'avait pas voulu prendre un autre homme que le père de son enfant. Elle était libre. Elle était restée libre. Ici, personne ne lui disait qu'elle n'était qu'une esclave en fuite. Tout au plus l'appelait-on l'Égyptienne. Elle avait accouché ici, dans les montagnes, donnant un fils au maître de sa maîtresse, au patriarche de sa tribu.

L'avait-il su ? Sans doute. Des petites caravanes passaient par les montagnes régulièrement et les voyageurs discutaient avec les autochtones. Ils en faisaient sans doute de même à chaque étape. Ainsi, on apprenait que le pharaon était mort, que son successeur avait déjà commencé les travaux de son tombeau. On apprenait aussi que Sodome avait été détruite, que la plaine de Gomorrhe était désormais couverte de cendres salées. Les caravaniers s'en désolaient : où, désormais, pourraient-ils acheter du sel pur en suffisante quantité pour garder la viande ? Toute la région semblait avoir été maudite.

De la même façon, quelques années plus tôt, Agar avait appris que le père de son enfant avait finalement eu un fils de son épouse Saraï. Ismaël s'en souvenait bien : il avait treize ans à l'époque. Ismaël ne connaissait pas son père. Il regarda sa mère. Elle n'avait guère bougé en apprenant la nouvelle. Elle semblait

Les derniers seront les premiers

hésiter dans ses émotions. Au bout de plusieurs minutes, Agar avait finalement haussé les épaules. Elle n'avait plus abordé le sujet. Elle semblait même devenir sourde quand Ismaël voulut lui poser des questions. Au bout de quelques essais, il cessa donc de s'en préoccuper et de tourmenter sa mère.

Que Saraï la stérile soit soudain devenue fertile l'avait-elle rendue moins méchante ? Le patriarche de la tribu s'était-il réjoui d'avoir un fils légitime ? Ses frères, eux, avaient dû s'en désoler : un héritage prometteur leur échappait. Pas pour très longtemps. Saraï n'avait pas eu de deuxième enfant. Du moins, c'est ce que disaient les caravaniers.

Ce soir là, donc, Ismaël rentrait comme d'habitude ses chèvres à l'enclos. Une petite caravane de moins de dix chameaux était arrêtée au puits. Le chef de la tribu était en train de discuter avec celui de la caravane. Le prix de l'usage du puits changea de main. Les deux hommes se saluèrent.

Bien sûr, l'arrivée d'une caravane restait toujours un petit événement, même si c'était assez fréquent. Le soir, autour du feu, on raconterait des histoires fraîches. Ismaël poursuivit donc sa route mais, heureux à la perspective d'entendre des nouvelles du vaste monde, il se dépêcha d'achever son travail.

Comme de bien entendu, les caravaniers vinrent partager le feu de la tribu. Ils avaient acheté un chevreau

Les derniers seront les premiers

à un autre berger. Ismaël ne s'était pas trouvé au bon endroit au bon moment et, de toutes façons, il n'avait pas de chevreau à vendre.

Comme sa mère Agar, il veillait à accroître son troupeau et à ne vendre, autant que possible, que le lait ou des cornes. Les boucs en surnombre étaient, eux, souvent vendus ou plutôt échangés contre des chèvres. Né pauvre, Ismaël était désormais à la tête d'un troupeau assez conséquent. Une des filles du chef, qui était désormais nubile, semblait prête à l'épouser et son père n'avait pas émis d'opposition, si ce n'est un « nous verrons cela ». Il était temps d'y songer. Pour un fils d'esclave en fuite, c'était une véritable réussite.

Autour du feu, les hommes mangeaient en discutant. Comme Ismaël s'y attendait, les caravaniers racontèrent ce qu'ils avaient vu ces derniers temps. Des troupes du pharaon avaient ainsi traversé Canaan, prélevant leur habituel tribut au passage. On disait que l'Égypte était de nouveau en guerre contre les Hittites. Ici, sur les hauts plateaux, les troupes égyptiennes passaient rarement. La tutelle du pharaon était plus théorique que dans la vallée du Jourdain.

Soudain, un des caravaniers se retourna vers Ismaël et s'adressa directement à lui.

« Dis-moi, toi, tu ne serais pas le fils d'Abram et de l'esclave qui s'est enfuie ? »

« Oui, je suis le fils d'Agar, en effet. »

Les derniers seront les premiers

Ismaël avait répondu avec un ton glacé. Il n'aimait guère qu'on lui rappelle qu'il était né fils d'esclave en fuite, une esclave simplement violée par l'époux de sa maîtresse, qu'il était le fruit de ce viol. Mais les caravaniers étaient les invités de la tribu. Il fallait être poli.

« Alors j'ai une bien triste nouvelle à t'apprendre. Ton père est mort peu après le passage des troupes égyptiennes. Les hommes du pharaon lui avaient pris plusieurs bêtes et il n'avait rien pu dire. Mais cela l'avait marqué. »

« Pour moi, mon père est mort depuis toujours. Il ne m'a jamais tenu dans ses bras. Mais je te remercie de cette information. Saraï n'avait pas eu de deuxième enfant ? »

« Non, en effet, et elle est morte il y a quelques années. Elle n'a pas supporté que son mari suive la coutume sans qu'elle ne soit en mesure de lui donner un autre fils. »

« Quelqu'un a-t-il réclamé l'héritage ? »

« Bien sûr. Son frère Nahor a eu huit enfants de son épouse, Milka, et trois d'une maîtresse. C'est eux qui ont obtenu l'héritage. C'est un bel héritage, d'ailleurs, car le troupeau est vaste. Et leur tribu a de belles terres pour faire paître les bêtes, dans la plaine du Jourdain. »

Ismaël hocha la tête pour remercier. Il était bien le seul fils du patriarche. L'héritage était donc le sien.

Les derniers seront les premiers

Le fait qu'il ait du sang égyptien, le sang d'un peuple noble et puissant, ne pouvait que renforcer ses droits devant des petits bergers nomades qui se battaient sans cesse contre d'autres tribus pour conserver des terres de pâture.

Ismaël tourna la tête vers l'enclos de ses bêtes. Il se mit à estimer dans sa tête de combien son cheptel pourrait s'accroître. Et puis, sa tribu pourrait gagner de meilleures pâtures. En revenant dans la discussion, Ismaël s'aperçut soudain que le chef de la tribu le regardait en silence tout en souriant. Lui aussi savait compter et rêver des pâtures dans la plaine, près du Jourdain.

A contre-cœur, Ismaël avait embauché un fils du chef pour s'occuper de son troupeau. Il avait compté ses bêtes avec lui et son père. Il ne fallait pas de dispute au retour. Les bergers qui partaient avaient tous pris les mêmes précautions. On s'équipa de bâtons solides, de pieux de fer, de serpes. S'il fallait d'abord parler, la lutte pourrait être nécessaire.

Menée par le chef, la petite troupe prit le chemin emprunté quelques jours plus tôt par la caravane dans l'autre sens. Les caravaniers leur avaient souhaité bonne chance quand ils avaient appris le projet d'Ismaël. Les caravaniers n'aimaient guère qui ne leur achetait pas leurs marchandises. S'ils avaient beaucoup pleuré Sodome, ils se moquaient donc de cette petite guerre qui

Les derniers seront les premiers

s'annonçait pour une querelle d'héritage. Mais autant éviter les disputes et tenter d'être sympathique envers ceux qui maîtrisaient les puits.

Il fallut plusieurs jours pour atteindre la plaine et trouver la tribu d'Abram. La petite troupe resta à l'écart du campement des bergers nomades mais demeurait visible. Dans le soleil couchant, Ismaël s'approcha seul, s'appuyant sur son bâton de marche dont le sommet avait été remplacé par une serpe. Si besoin, il pourrait se défendre.

Les sentinelles du campement avaient donné l'alerte. Bientôt, trois hommes vinrent à la rencontre d'Ismaël. Le plus âgé, qui n'était guère plus vieux qu'Ismaël, prit la parole en premier.

« Qui es-tu et que viens-tu faire auprès de notre campement avec cette troupe que nous voyons là-bas ? Sache que nous luttons sans faiblir contre les voleurs. »

« Je ne suis pas un voleur. Mais je viens récupérer mon héritage qui m'a été soustrait. »

« De quel héritage parles-tu ? »

« On m'a dit que mon père Abram était mort sans avoir eu d'autre enfant que moi. Je suis le fils d'Abram et d'Agar. Je me nomme Ismaël. »

« Agar est une esclave en fuite. Son fils est un esclave qui ne peut hériter. »

Les derniers seront les premiers

« Je suis pourtant le seul fils vivant de mon père. Et je dois donc hériter avant le frère ou les neveux de mon père. Et toi, serais-tu de ces neveux ? »

« Je suis Uç, fils de Nahor, frère d'Abram, et donc aîné des héritiers de notre défunt patriarche. Je suis devenu le nouveau patriarche de notre peuple. Depuis que mon oncle a respecté la coutume et sacrifié au dieu de notre tribu son premier né mâle légitime, il ne pouvait qu'en être ainsi. Vas-t-en, Ismaël, fils de l'esclave Agar. Vas-t-en ou tu seras mon esclave pour remplacer ta mère dont la fuite nous a porté un lourd préjudice. »

Ismaël abattit alors son bâton, surprenant les trois hommes face à lui. Uç s'effondra dans un râle de douleur, la gorge tranchée. La serpe au sommet du bâton d'Ismaël était désormais ensanglantée. Les deux autres hommes brandirent leurs propres piques en métal mais, au lieu d'attaquer, ils hésitèrent, s'entre-regardèrent, puis s'enfuirent vers le campement. La troupe des bergers des plateaux s'était en effet précipitée pour combattre.

Le lendemain, quand les bergers repartirent vers leur plateau, il ne manquait qu'un seul d'entre eux. Mais ils poussaient devant eux un beau troupeau. Une bonne paix négociée vaut mieux qu'une longue guerre.

La chute des Walkyries

Dieter regardait par dessus la tranchée. On ne tirait plus depuis plusieurs minutes. Les deux lignes, celle des Allemands et celle des Soviétiques, étaient désormais stabilisées tandis que le soir tombait. Là-bas, au loin, on apercevait Varsovie. Il ne restait pas grand'chose de la ville : les Allemands l'avaient réduite en cendres lorsqu'ils avaient dû la quitter après avoir fait face à une révolte. Les Soviétiques avaient sagement attendu que les Allemands terminent le travail avant de poursuivre leur avancée.

Staline pourrait dire et répéter qu'il n'avait pas détruit la Pologne. Il avait juste laissé les Allemands le faire. Et, de la même façon, le débarrasser des Juifs.

La guerre connaît des rebondissements que l'on n'oserait pas dans les films ou les romans. Les Soviétiques avaient été repoussés alors qu'ils approchaient de Berlin. Toutes les forces allemandes étaient concentrées sur le seul objectif de détruire les Communistes.

Dieter détestait les Communistes depuis toujours. Mais cette guerre lui laissait un goût amer.

« Planque toi, imbécile ! »

Dieter baissa la tête puis disparut dans la profondeur de la tranchée. Réflexe de survie. A la

Les derniers seront les premiers

guerre, on apprend à obéir à ce genre d'injonctions avant de réfléchir. Une fois à l'abri, il se retourna vers Wolfgang, son vieux pote. Au moins six mois qu'ils se connaissaient. Et ils avaient survécu tous les deux. De quoi forger une vraie amitié.

« Pourquoi ? Ca ne tire plus. »

« Tu n'entends pas ? »

Dieter tendit l'oreille. Oui, maintenant, il entendait. Les avions commençaient à descendre. De gros avions, pas des chasseurs. Des B-17 ou des B-24 de toute évidence. Les lignes soviétiques allaient prendre quelques tonnes de bombes. Et les Américains ne visaient pas toujours très bien. Ce n'était pas de l'incompétence, juste de l'indifférence.

Après tout, Allemands et Américains n'étaient alliés que depuis quelques mois. Ils s'étaient combattus pendant des années. Alors, bombarder encore quelques Allemands ne gênait pas tant que ça l'état-major américain et les pilotes des avions.

Le sinistre sifflement se fit entendre. Dix, quinze, vingt fois, plus sans doute, Dieter ne comptait plus. Sans exception, chaque sifflement se terminait en explosion. Le sol tremblait. L'équivalent de quelques pelletés de terre s'abattit soudain dans la tranchée. La bombe était tombée trop près de leur position. Le pilote devait être un Juif.

C'était ça qui laissait un goût amer dans la bouche de Dieter comme dans celle de la plupart de ses

Les derniers seront les premiers

camarades. Combattre les Communistes, tous l'avaient fait sans hésiter depuis des années. Mais ils combattaient aussi la juiverie mondiale. Avec l'alliance américaine, ce n'était plus vraiment d'actualité. Là-bas, à New-York ou à Washington, les Juifs sont les rois.

Il y avait eu une soudaine chaleur dans la froideur de l'hiver. Et une lueur rouge. Puis une odeur qu'on n'oublie pas. Ces ordures avaient lancé des bombes incendiaires. Les Américains n'avaient aucun honneur. Dieter eut soudain un élan de compassion envers ses ennemis soviétiques. S'il restait quelque chose de Varsovie avant ce soir, la ville devait désormais ressembler à une vaste étendue de cendres.

Ludwig Beck avait remplacé Adolf Hitler. La SS, la Gestapo et le Parti avaient été dissous. Himmler s'était suicidé, tout comme beaucoup de dignitaires nazis. Les autres avaient été pendus. Mais qu'est-ce que cela changeait pour les soldats et les civils allemands ? Ils prêtaient désormais allégeance au nouveau maître de l'Allemagne. Ils avaient dû envoyer les Juifs vers l'Amérique au lieu de les enfermer dans des bagnes. Et la guerre continuait.

Les avions s'éloignaient. Dieter les entendaient. Il n'y avait plus de sifflement, plus d'explosion non plus. Il se risqua à ressortir un œil du niveau de la tranchée. Puis toute la tête. Devant lui, il n'y avait plus rien. Rien. Quelques flammes, encore, ici ou là. Mais rien de plus.

Les derniers seront les premiers

Tout d'un coup, des camions arrivèrent de l'arrière. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres de la tranchée. Dieter entendit des ordres lancés en Français. Des pas, des centaines de pas. Puis on jeta des planches par dessus la tranchée et il vit passer tout un détachement de tirailleurs sénégalais au dessus de lui.

« Putain. On crève pour des Youpins et on se fait doubler par des Nègres. »

Wolfgang approuva d'un hochement de tête l'exclamation de Dieter. Lui, il avait fait la campagne de France. Il avait visité Strasbourg pendant une permission. Et Ludwig Beck avait accepté de rendre l'Alsace-Moselle à la France. La Sarre pourrait suivre. Si, ça, ce n'était pas un coup de poignard dans le dos...

En plus, la guerre continuait. A quoi bon continuer ce combat ? Depuis la mort du Führer, plus rien ne marchait droit dans le pays. Un attentat avait changé l'histoire. Un putain de lâche attentat. Et celui-là avait réussi, contrairement aux autres.

Dieter sentit des larmes couler sur ses joues tandis qu'il entendait les tirailleurs sénégalais crier leurs rapports à l'attention des officiers français restés derrière. Avec leur accent de Nègres. On avait appelé un capitaine « Cohen ». Trop, c'était trop pour Dieter. Wolfgang dû l'assommer avec la crosse de son fusil avant que Dieter ne tire dans le dos du Capitaine Cohen.

Annexe : les points de divergence

Autant que possible, dans chaque nouvelle, le contexte historique est maintenu... sauf un point. Ici sont listés ces différents points de divergences avec l'histoire réelle. Respecter le réel et n'avoir qu'un point changé à un moment donné est le principe d'une bonne uchronie, qui permet de voyager dans un univers parallèle réaliste.

Bien entendu, les indications données ici sont très parcellaires. J'espère qu'elles donneront envie aux lecteurs de davantage se documenter.

Monsieur le Maréchal

La deuxième guerre mondiale a eu des prémices et un déclenchement bien connus. L'Anschluss, l'unification de l'Allemagne et de l'Autriche, a eu lieu le 11 mars 1938. Suite aux Accords de Munich, la République Tchécoslovaque perd les territoires Sudètes le 21 octobre 1938. Enfin, le 1er septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne. Le 3 septembre 1939, la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne... et attendent. Ce n'est que le 17 septembre 1939 que l'URSS envahit la Pologne. L'Italie n'entra dans la guerre que le 10 juin 1940.

Les derniers seront les premiers

Dans cette nouvelle, la France lance ses troupes contre l'Allemagne dès début Septembre, tandis que toute l'armée allemande est en Pologne. Les panzers sont encore peu nombreux à cette date, de même que les avions. L'armée allemande compte beaucoup de véhicules tirés par des chevaux.

Dès lors que l'Allemagne est soumise à une attaque éclair, l'URSS n'envahit pas la Pologne et l'Italie ne s'engage pas plus aux côtés d'Hitler que l'Espagne dans la réalité. Au contraire... On oublie souvent que l'Anschluss avait failli déclencher une guerre entre l'Allemagne et l'Italie, Hitler et Mussolini étant loin d'être des amis, même si l'Axe Rome-Berlin existait depuis 1936.

Le reste des éléments mentionnés dans la nouvelle, notamment la biographie de Maurice Gamelin, est rigoureusement exact.

Le capitole, un soir de printemps

Cléopâtre résidait à Rome depuis deux ans, à la demande de César, lorsque celui-ci est assassiné aux Ides de Mars. L'assassinat de Pompée par le pharaon Ptolémée XIII, frère cadet et époux de Cléopâtre VII, qui comptait être ainsi agréable à César, déclencha en fait sa fureur et la soumission militaire de l'Égypte. Même si le royaume d'Égypte ne devint (dans la réalité) une province romaine qu'après le suicide de Cléopâtre, Rome avait déjà soumis le pays qui était son grenier à

Les derniers seront les premiers

blé. Cléopâtre était davantage la prisonnière de César que sa maîtresse amoureuse.

En défenseur légaliste de la République, Brutus soutint d'abord Pompée puis les conjurés qui tuèrent César. Mais, au moment de l'assassinat de César, il commit une erreur dans la réalité : il refusa d'assassiner le lieutenant de César, Marc-Antoine. Celui-ci devint l'âme de l'opposition. Il vainquit Brutus avant d'être à son tour vaincu par Octave (qui deviendra Auguste).

Dans cette nouvelle, Brutus admet la nécessité de tuer Marc-Antoine. De ce fait, son coup d'État réussit. Et la République est sauvée. Rome ne connaîtra jamais le Principat et l'Empire.

Notons que la fameuse citoyenneté romaine (ou Droit de Cité), réservée au départ aux seuls habitants de Rome, a été étendue en 89 avant Jésus-Christ à tous les hommes libres d'Italie. Dans la réalité, elle n'est étendue à tous les hommes libres de l'Empire romain qu'en 212, 301 ans plus tard. Dans cette nouvelle, Brutus prend donc environ 250 ans d'avance.

Dieu aime le steak

Le culte de Mithra et de sa mère Ishtar (aussi nommée Anahita ou Nahid, assimilée à Sarasvati) est un culte qui s'est répandu dans tout l'Empire romain à peu près en même temps mais bien plus vite que le Christianisme. Ce culte datait pourtant de plusieurs siècles voire millénaires. Très populaire au sein des

Les derniers seront les premiers

armées, il a circulé en même temps que les légions romaines. Et il aurait dû s'imposer face au Christianisme.

Parmi les éléments essentiels, il y a le sacrifice du taureau. C'est aussi un culte à mystères, ésotérique.

Ishtar est « reine du Ciel » et vierge. Son fils est à la fois humain et divin. Il a été engendré de la pierre par sa mère restée, de ce fait, vierge.

Le sacre du roi

Comme chacun sait, Philippe IV le Bel avait une fille qui avait été mariée au souverain d'Angleterre. Ayant trois fils, le roi ne pensait pas avoir de difficultés à assurer sa descendance. Il pouvait donc honorer son plus puissant vassal de la sorte. Mais la malédiction frappa les Capétiens.

Pour éviter la fusion des deux royaumes, via la remise de la couronne de France à Isabelle, ainsi que pour empêcher la transmission de la couronne à la fille suspecte de bâtardise de Louis X, Philippe V réussit à faire admettre la Loi Salique. Lorsque tous les enfants mâles de Philippe IV furent morts, le roi d'Angleterre réclama son héritage, d'autant qu'il était déjà le propriétaire de la moitié du royaume, dont l'Aquitaine. Ainsi débuta la guerre de cent ans, entre deux dynasties françaises : les Plantagenêt, habiles Angevins ayant récupéré l'héritage de Guillaume 1^{er} de Normandie (dont le Royaume d'Angleterre) et la main de la fille du roi

Les derniers seront les premiers

Philippe IV, et les Valois, héritiers de Saint-Louis par une branche cadette masculine. Un troisième larron, le Duc de Bourgogne, héritier de l'Artois et des Flandres, pouvait aussi prétendre à une certaine royauté puisqu'il était, via la Franche-Comté, électeur du Saint-Empire Romain Germanique.

Le sort des armes fut tantôt favorable à l'un, tantôt à l'autre, le duc de Bourgogne étant souvent un arbitre. La grande bourgeoisie urbaine s'affirma aussi à cette époque, par exemple avec Etienne Marcel à Paris, et, déjà, commençait à vouloir contrôler le Roi.

Une illuminée servit de catalyseur à une mobilisation des troupes des Valois : Jeanne d'Arc, née vers 1412. En des temps troublés, une telle figure apparaît souvent. Dans la réalité, elle rejoindra Charles VII, menée par le Sieur de Baudricourt, avant d'être capturée en 1430 et brûlée vive en 1431. Bien entendu, ici, manque de chance, elle n'apparaît pas car le sieur de Baudricourt s'abstient de conduire une folle à la Cour.

Le traité de Troyes de 1420 signé par un Charles VI de France définitivement fou, a déshérité le dauphin, donné la fille de Charles VI, Catherine, en mariage à Henri V d'Angleterre et promis le royaume au fruit de cette union, Henri VI. Ce dernier n'a qu'un an au décès de son père en 1422. Il est décrit comme pieu et timide.

Dans la réalité, ses défaites militaires lui causeront des chocs mentaux. Les Tudor ramasseront la couronne après la Guerre des Deux-Roses entre deux

Les derniers seront les premiers

branches des Plantagenêt, Lancastre (issue de Henri VI) et York. Charles VII, fils aîné de Charles VI, lui, récupérera la couronne de France pour les Valois.

Les têtes royales

Les acteurs de cette nouvelle ne se sont probablement jamais rencontrés dans la réalité. Né en 1738, George III règne sur le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande de 1760 à 1820. Son premier ministre principal est William Pitt, né en 1759, qui sera en fonction de 1783 à 1801 et de 1804 à sa mort en 1806. De 1801 à 1804, le premier ministre est un ami du précédent, Henry Addington, le négociateur de la Paix d'Amiens en 1802. Leur ennemi principal est Napoléon 1^{er} Bonaparte, né le 15 août 1769.

De grandes manœuvres navales décidèrent du sort du monde et la météo joua son rôle. Autrement dit : la chance. Du 22 juillet 1805 (Bataille du Cap Finisterre) au 3 novembre 1805 (Bataille du Cap Ortégal) en passant par la Bataille de Trafalgar (21 octobre 1805), l'immense flotte franco-espagnole sera mise en pièce par la flotte anglaise moins nombreuse et moins puissante. Le vice-amiral Pierre Charles Sylvestre de Villeneuve sera considéré comme le coupable de ce désastre.

Dans cette nouvelle, la flotte anglaise est logiquement anéantie et les Français envahissent donc les îles britanniques.

Les derniers seront les premiers

Outre George III, cela barde donc pour les « futurs » Louis XVIII et Charles X de France, les successeurs de Louis XVI, guillotiné en 1792. On cite ici également deux monarques anglais ayant mal fini : Charles 1^{er} (décapité en 1649) et Edouard II, mari homosexuel d'Isabelle de France, fille de Philippe IV le Bel, mort, selon la légende, d'un pieu enfoncé dans l'anus afin de le punir de son homosexualité.

Au coin du feu

Bien entendu, chacun sait que l'écrasement d'une météorite quelque part au Mexique actuel a beaucoup joué dans l'extinction des dinosaures, de manière directe et aussi très indirecte. Le bouleversement climatique induit a permis, par libération de niches écologiques, l'éclosion des mammifères, homéothermes.

Ici, cette météorite a raté son coup. Et des dinosaures en sont réduits à connaître la même guerre des sexes que les humains.

Dieu garde la reine

La question religieuse agita l'Angleterre puis le Royaume-Uni pendant plusieurs siècles à partir du roi Henri VIII. En 1605, une lettre anonyme envoyée à Lord Montegle qui en avertit un ministre, Lord Salisbury, qui lui-même alerta le roi, aboutit à la découverte, le lundi 4 novembre, de la fameuse Conspiration des

Les derniers seront les premiers

Poudres ourdie par un catholique fervent, Robert Catesby.

Le catholique Guy Fawkes gardait un tel stock de poudre dans le Parlement de Londres que l'explosion aurait détruit le bâtiment et tué tous ses occupants. Le projet prévoyait en effet de faire sauter la Chambre des Communes au cours de la cérémonie d'ouverture du Parlement du 5 novembre 1605 (calendrier julien).

L'objectif était de faire monter sur le trône la fille catholique du roi, Elisabeth, qui se serait alors appelée Elisabeth II.

Depuis le 16 mai 1605, le Pape était Paul V.

La cathédrale Saint-Paul dont on parle ici a été détruite dans le Grand Incendie de 1666 et a été remplacée par l'actuelle cathédrale Saint-Paul de Londres.

La soumission du lion

Chacun connaît la fin tragique de l'Ordre du Temple. On connaît moins l'expédition de Guillaume de Nogaret, garde du Sceau de Philippe IV le Bel, contre le Pape. Boniface VIII avait menacé Philippe IV le Bel de déposition. En retour, Nogaret puis le roi l'avaient accusé d'hérésie.

Le 7 septembre 1303, Nogaret et une importante troupe constituée avec la famille Colonna s'emparèrent de la ville d'Anagni, dans le Latium, où le pape résidait. Le palais pontifical fut pris d'assaut et le pape fait

Les derniers seront les premiers

prisonnier. La légende veut que Nogaret gifla le Pape. Mais dès le 9 septembre, un soulèvement populaire obligea les assaillants à libérer le Pape et à fuir. Choqué, le Pape mourut un mois plus tard. Son successeur immédiat, Benoît XI, maudit certes Nogaret mais fit la paix avec Philippe IV. Elu en 1309, Clément V (Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux) sera le premier pape d'Avignon, soumis de fait au Roi de France.

L'ordre du Temple fut créé à l'occasion du concile de Troyes, ouvert le 13 janvier 1129, à partir d'une milice appelée les Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon. Il fut approuvé en tant qu'ordre monastique et de chevalerie le 29 mars 1139 par le Pape Innocent II. La perte de Saint Jean d'Acre en 1291, dernière enclave chrétienne en Palestine, les obligea à revenir en Europe.

L'Ordre, devenu inutile au regard des raisons de sa fondation, était probablement largement corrompu (alcoolisme, richesse insolente...). Mais il était surtout le possible bras armé du Pape dans sa tentative d'imposer son autorité aux rois, notamment à Philippe IV le Bel, origine de la querelle entre papauté et royaume de France.

Jacques de Molay, maître du Temple, s'était opposé maladroitement à la fusion avec l'Ordre des Hospitaliers (aujourd'hui Ordre de Malte), voulue par le Pape en 1306. Le vendredi 13 octobre 1307, tous les

Les derniers seront les premiers

Templiers se trouvant en France furent arrêtés en même temps. Ils n'opposèrent aucune résistance. Le 18 mars 1314, Jacques de Molay mourait sur le bûcher.

Ici, l'expédition de Nogaret a été un échec. Boniface VIII a déposé et excommunié Philippe IV. Enfin, le Temple est effectivement devenu le bras armé de la Papauté pour créer un empire chrétien.

Issu d'un ordre hospitalier de nobles allemands, les Chevaliers Teutoniques ont été approuvés en tant que tel par Innocent III le 19 février 1199. Avant même la perte de la Terre Sainte, l'Ordre intervient à l'Est du Saint-Empire, devenant souverain sur les terres conquises à partir de 1226. L'ordre connaîtra d'abord une grande expansion puis perdra ses territoires face à la Pologne et au cours des guerres de religion. Il n'est plus aujourd'hui qu'une organisation caritative, comme l'Ordre de Malte.

L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, appelé aussi Ordre des Hospitaliers, est rival des Templiers. Il connaîtra une longue errance jusqu'à son élimination par Napoléon Bonaparte en juin 1798 suite à l'invasion de Malte. Des ordres subsistants ramasseront les débris, notamment en Russie sous l'égide du Tsar Paul 1^{er} en devenant œcuménistes et non plus seulement catholiques. Des organisations caritatives se réclament également d'une descendance de cet Ordre.

Je n'ai rien de particulier contre les Capétiens même si plusieurs nouvelles ne leur sont pas favorables.

Les derniers seront les premiers

Cette dynastie a eu beaucoup de chance dans la vraie Histoire, c'est tout.

Un monde nouveau

Comment l'informatique aurait-elle évolué si le patron de Digital Research avait vendu CP/M à IBM ? Ou si Bill Gates n'avait pas écouté son père avocat et avait vendu complètement le MS-DOS au même IBM au lieu de ne céder que des licences par machine ? Et si, dans le même temps, IBM avait réalisé la protection normale de toutes ses créations sur le PC ? Le « compatible PC » n'aurait pas pu devenir un standard du marché. Et Microsoft n'aurait simplement jamais été autre chose qu'une toute petite entreprise d'informatique.

Amstrad, Sinclair, Commodore... que seraient-ils devenus ? Comment Internet aurait-il évolué ?

Cette nouvelle tente de répondre à ces questions.

Les fils du Soleil

Dans la véritable Histoire, les Conquistadores ont pu abattre l'Empire Aztèque avec la participation de toutes les tribus précédemment soumises ou en guerre avec eux, comme les Mayas, les Tlaxcaltèques ou les Totonagues. Mais il convient de se rappeler que les Aztèques, comme les Incas plus au Sud, avaient

L e s d e r n i e r s s e r o n t l e s p r e m i e r s

constitué récemment leur Empire en soumettant diverses tribus.

Les Espagnols eurent beau jeu de s'appuyer sur les vaincus d'hier en apportant un peu de technologie d'origine chinoise, la poudre noire et les fusils. D'autant que les Espagnols tuaient leurs adversaires alors que les Aztèques visaient avant tout à les capturer vivants afin de les sacrifier.

Les Aztèques prirent-ils réellement les Espagnols pour des dieux à l'image de Quetzalcoatl ? Les historiens en doutent aujourd'hui. Ou, en tous cas, cette erreur manifeste n'aurait pas duré très longtemps (jusqu'à la mort d'un soldat espagnol). La peur des armes à feu et des chevaux était plus rationnelle. Des révoltes anti-colons donnèrent d'ailleurs du fil à retordre aux troupes d'invasion.

Le roi des Français

Les 20 et 21 juin 1791, Louis XVI, sa femme Marie-Antoinette, et leur famille immédiate tentèrent de fuir Paris et de rejoindre le bastion royaliste de Montmédy pour lancer une contre-révolution. Mais ils furent reconnus à Varennes, arrêtés et ramenés à Paris. A partir du 4 septembre 1791, la France devint une monarchie constitutionnelle et, le 21 septembre 1792, une République.

Le Testament Politique laissé par Louis XVI permet de cerner le projet du roi en fuyant via Varennes

Les derniers seront les premiers

à Montmédy. Il s'agissait d'établir un régime stable avec un exécutif fort face à l'Assemblée. Mais l'abolition des Ordres, l'égalité civile, etc. n'étaient pas remises en cause. Et la monarchie serait bien devenue constitutionnelle.

N'oublions pas que la convocation des Etats Généraux en 1789 visait à résoudre un problème financier qui révélait des problèmes plus profonds : les riches ne payaient pas d'impôt, les pauvres ne pouvaient pas en payer plus.

Quelques personnages historiques sont ici présents avec un destin évidemment modifié : Louis XVI (1754-1793) ; Louis-Charles de France, Louis XVII (1785-1795) ; Gilbert du Motier, marquis de La Fayette (1757-1834) ; Louis Stanislas Xavier de France, Louis XVIII (1755-1824) ; Charles-Philippe de France, Charles X (1757-1836) ; Marie-Antoinette de Habsbourg-Lorraine (1755-1793) ; François II de Habsbourg-Lorraine (1768-1835) ; Maximilien de Robespierre (1758-1794).

Cette nouvelle permet de montrer que les Capétiens peuvent aussi profiter de l'uchronie.

En attendant les ordres de l'Empereur

Le Japon que nous connaissons a été fondé, selon sa mythologie nationale, par le premier empereur, Jinmu, le 11 février -660 (calendrier grégorien). Ce premier empereur est censé descendre de la déesse du

Les derniers seront les premiers

Soleil, Amaterasu. Le Japon vient d'être, à cette époque, occupé par des peuplades asiatiques, d'origine coréenne et de culture plus ou moins chinoise. Les premiers Japonais étaient cependant des Sibériens restés à l'âge de pierre, les Aïnous, qui furent battus et marginalisés. Au delà des Aïnous, les Japonais conquièrent les îles situées au Nord (Kouriles) et au Sud (jusqu'à Taïwan) au fil des siècles, écrasant d'autres peuplades d'origines diverses.

En 1274 et en 1281, les Mongols, qui viennent de fonder une nouvelle dynastie de l'Empire Chinois, les Yuan (leur prise de pouvoir sur l'ensemble de la Chine sera effective en 1279), tentent des invasions de l'archipel. Lors de chacune de ces deux tentatives, un typhon, surnommé Kamikaze (Vent Divin) dans le second cas, va anéantir leurs espoirs en réduisant en miettes leurs flottes. Pourtant, en 1281, les forces engagées étaient considérables et, si elles avaient pu débarquer, elles auraient conquis sans difficulté un Japon très peu organisé.

A cette époque, l'Empereur n'a, en pratique, aucun pouvoir et n'est que le gardien des traditions shintos. Depuis 1192, le Japon est en effet une dictature militaire dirigée par le Shogun qui s'appuie sur la caste guerrière des Samouraïs. Jusqu'en 1600, l'Empereur et le Shogun résident tous les deux à Kyoto. En 1600, le Shogun déménage à Tokyo où l'Empereur viendra résider en 1868 lors de la Restauration Meiji.

Les derniers seront les premiers

En Chine, la dynastie mongole Yuan a cédé le pouvoir aux Chinois Hans de la dynastie Ming en 1368. Viendra ensuite la dynastie mandchoue Qing à partir de 1644.

En 1543, des Occidentaux (d'abord des Portugais puis des Néerlandais et des Anglais) abordent le Japon. Il s'agit de commerçants mais ils sont accompagnés de missionnaires. Il faudra cependant attendre l'été 1787 pour que le Français Jean-François de La Pérouse soit le premier occidental à explorer réellement la région du Japon. Il faut être ainsi conscient que la « découverte » du Japon par les Occidentaux est très récente, d'autant que le Japon a été totalement fermé aux étrangers durant deux siècles, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle.

Dans cette nouvelle, le Kamikaze n'a pas eu lieu et le Japon a donc été conquis par les Mongols en 1281. En 1543, c'est la dynastie Ming qui dirige l'Empire. L'Empereur du Japon n'est donc qu'une sorte de Dalaï-Lama local.

En effet, la conservation des chefs religieux est habituel dans l'Empire. Puisque l'on parle aussi ici du Tibet, il faut rappeler que ce dernier pays a été absorbé par l'Empire Yuan en 1270. A partir de là, le Tibet est chinois même si l'autonomie confine par moment à l'indépendance, le roi du Tibet n'étant souvent que très théoriquement vassal de l'Empereur chinois. Une dictature religieuse va ainsi naître en 1643 sous l'autorité du Dalaï Lama mais avec un gouvernement

L e s d e r n i e r s s e r o n t l e s p r e m i e r s

soumis à celui de l'Empereur. Après de multiples guerres entre Tibétains et Népalais, où les Chinois réaffirment leur autorité sur le Tibet, les Britanniques tentent de coloniser cette province en 1904, l'autorité de Pékin y étant alors théorique, mais finissent par reconnaître que la province est bien chinoise en 1906.

Le roi du Portugal est, l'époque de la nouvelle, en 1543, Jean III le Pieux, qui est un catholique fanatique ayant livré son royaume à l'Inquisition pour en chasser les Hérétiques, les Juifs et les Musulmans. Il est responsable de l'envoi en mission du jésuite Saint François-Xavier en Extrême-Orient.

La traversée fut agréable

Le RMS Titanic est un paquebot transatlantique britannique de la White Star Line construit à Belfast de 1909 à 1912. Il appartient à la classe Olympic avec ses deux sister-ships, l'Olympic et le Britannic.

Le 10 avril 1912, à 12 h 15, le Titanic appareille de Southampton en Angleterre avec à son bord 953 passagers dont 31 trans-Manche et 889 membres d'équipage pour une croisière inaugurale. A cause de la rupture d'amarres du City of New-York qui risque de l'emboutir, le départ est retardé d'environ une heure. A Cherbourg, 24 passagers trans-Manche débarquent et 274 embarquent. Enfin, à Queenstown en Irlande (aujourd'hui Cobh), 120 passagers embarquent (essentiellement des troisièmes classes émigrant aux

Les derniers seront les premiers

Etats-Unis) et sept descendent. Le bateau emporte donc 1 324 passagers et 889 membres d'équipage pour une traversée de l'Atlantique avec New York en destination. De nombreux avis de présence d'icebergs sont reçus.

Le 14 avril 1912, à 23h40, un iceberg est signalé droit devant. Malgré une manœuvre désespérée, le navire le heurte moins d'une minute plus tard. A 2h20, le 15 avril, la totalité du navire a coulé. Le Carpathia ramène à New York 675 survivants trois jours plus tard.

Si l'iceberg avait été évité, Benjamin Guggenheim serait arrivé le samedi 17 avril 1912 au matin (voire le vendredi tard le soir) à bon port en compagnie de la chanteuse de cabaret Léontine « Ninette » Aubart, sa maîtresse, et de son valet, Victor Giglio. Sa femme Floretta Seligman est à Philadelphie.

Les trois lieux saints

Les Hachémites descendent du grand-père de Mahomet, Hashim ibn Abd al-Manaf, de la tribu des Quraychites. Cette tribu dominait La Mecque à l'époque du Prophète et la dynastie des Hachémites en eut le contrôle formel depuis au moins le X^{ème} siècle du calendrier grégorien.

Hussein Ibn Ali, chérif de la Mecque, déclenche la Grande Révolte Arabe contre l'Empire Ottoman, à l'instigation des Britanniques, en 1916, notamment avec l'intervention du célèbre agent Thomas Edward Lawrence, dit « Lawrence d'Arabie ». Son fils Fayçal

Les derniers seront les premiers

devint roi de Syrie (devenue mandat français après la conférence de San Remo, l'armée française le chasse donc du pouvoir) puis d'Irak (pays indépendant en 1932) avant de mourir en 1933. Abdallah 1^{er}, frère de Fayçal, devint roi de Transjordanie.

Hussein Ibn Ali, lui, devint roi du Hedjaz jusqu'à la prise surprenante de cette région par Ibn Saoud, également allié des Britanniques, en 1925. Hussein Ibn Ali s'exile en Transjordanie et meurt à Amman en 1931.

Parti de la création d'un royaume du Nejd après la prise de Riyad en 1902, Ibn Saoud unifia la péninsule arabique et fondera le royaume d'Arabie Saoudite, officiellement le 22 septembre 1932. Abdelaziz ben Abderrahmane Al Saoud (Ibn Saoud) est issu d'une dynastie ayant tenté plusieurs fois de construire un état depuis plusieurs siècles. Après la découverte de pétrole en 1938 (auparavant, on ne connaissait du pétrole qu'autour de l'actuel Koweït), le Pacte du Quincy associe les Etats-Unis et la dynastie des Saoud : protection contre pétrole.

En 1948, après la perte de La Mecque et Médine par sa dynastie, le roi hachémite de Jordanie, Abdallah 1^{er}, tente la conquête du troisième lieu saint de l'Islam, Jérusalem, pour compenser la perte des deux premiers. Les Palestiniens ne lui pardonneront pas cette conquête et l'assassineront en 1951.

Mais, auparavant, le 2 novembre 1917, Arthur Balfour, le Foreign Secretary britannique, avait fait une

Les derniers seront les premiers

déclaration officielle en faveur d'un Foyer National Juif en Palestine dans une lettre ouverte à Lord Lionel Walter Rothschild, représentant éminent de la communauté juive et sioniste.

Dans la réalité, les Arabes (en particulier les Hachémites) ont donc été utilisés par les Anglais pour vaincre les Ottomans puis allègrement trahis : les mandats français et anglais (Syrie, Liban, Jordanie, Irak) remplacent juste les Ottomans. Et les Juifs s'implantent durablement en Palestine, la Déclaration Balfour visant d'une part à faire renoncer à leur patriotisme les nombreux Juifs allemands ou autrichiens, d'autre part à contenir l'avancée française (la France était déjà présente au Liban et pouvait revendiquer l'héritage du Royaume de Jérusalem).

La création d'un état juif indépendant, Israël, a été proclamée le 14 mai 1948, après le vote du plan de partage de la Palestine le 29 novembre 1947 par l'Organisation des Nations Unies (ONU). Les Arabes ont, dès l'origine, refusé de céder des territoires aux Juifs (tous les états arabes et l'Inde ont voté contre le partage). Les Juifs ont accepté le partage, à l'exception des terroristes extrémistes de l'Irgoun (organisation qui, après de multiples recompositions politiques, enfantera finalement le parti Likoud dans les années 1970).

Dans cette nouvelle, Ibn Saoud échoue et se fait battre. Un état arabe unique a émergé.

Les derniers seront les premiers

Ce royaume arabe est sous l'autorité normale du fils de Fayçal 1^{er}, Ghazi 1^{er}. Celui-ci est, dans la réalité, mort dans un « accident » (probablement un attentat voulu par les Britanniques) en 1939 et a été remplacé par son fils Fayçal II, lui même assassiné lors de la révolution irakienne de 1958, motivée par le refus populaire de la domination britannique sur les pays arabes.

La voie de l'homme nouveau

A cause de la météo ainsi que de la volonté du général Douglas MacArthur d'épargner à tout prix l'Empereur du Japon, ni Tokyo ni Kyoto ne furent détruites par le feu nucléaire qui s'abattit sur Hiroshima et Nagasaki. L'objectif des Américains était évidemment d'empêcher un effondrement complet du Japon. Cet effondrement n'aurait pu que mener au communisme.

Or, ici, Tokyo et Kyoto reçoivent les bombes nucléaires en lieu et place de Hiroshima et Nagasaki.

Dans la réalité, l'invasion soviétique de la Mandchourie commence le 8 août 1945, après le bombardement atomique sur Hiroshima le 6 août. Les Soviétiques s'emparent de tout Sakhaline et des îles Kouriles. La reddition de l'empire du Japon survient le 15 août 1945.

Ici, il n'y a plus d'Empereur, donc plus de reddition centrale possible. Les armées japonaises

Les derniers seront les premiers

continuant le combat de manière séparée et désespérée, les Américains ne pénètrent pas au Japon. Mais les Soviétiques l'envahissent, y établissant un régime communiste.

Faute de Bushido (la voie du guerrier), il faudra aux Japonais promouvoir la Voie de l'Homme Nouveau (Shin Ningen Do, ici Shinningendo).

Seuls les héros ont la gloire

« Le Grand Meaulnes » est un roman d'Alain-Fournier publié en 1913 chez Émile-Paul Frères. Il avait été auparavant publié en feuilleton dans la NRF de juillet à octobre 1913 mais était passé assez inaperçu, en dehors d'éloges de critiques amis.

Il est vrai qu'il s'agit d'une romance tout à fait médiocre avec des héros se disputant la palme de la bêtise, bref une sorte de « 50 nuances de Grey » de l'époque. Mais l'auteur, Alain-Fournier, Henri-Alban Fournier de son vrai nom, né le 3 octobre 1886 à La Chapelle-d'Angillon dans le Cher, avait su se concilier les bonnes grâces du Tout-Paris. Après son échec au concours d'entrée de l'École Normale (1907) et son service militaire (1907-1909), il était en effet devenu chroniqueur littéraire à Paris-Journal en 1910.

Mais voilà : le hasard fait parfois la gloire... posthume. Après un seul roman, « Le Grand Meaulnes », l'auteur est tué au combat le 22 septembre 1914 (à 27 ans) à Saint-Rémy-la-Calonne. Le voilà

Les derniers seront les premiers

héros de guerre fauché dans la fleur de la jeunesse, évidemment un génie littéraire que les boches nous ont pris.

Ah, s'il n'était pas mort à la guerre... Son deuxième roman, débuté avant la déclaration de guerre, « Colombe Blanchet », aurait été achevé. Débutée le 29 mai 1913, sa liaison avec Pauline Benda, actrice connue sous le pseudonyme de Madame Simone, deuxième épouse de Claude Casimir-Perier (mort pour la France le 12 janvier 1915, fils de l'ancien président de la République Jean Casimir-Perier), aurait peut-être perduré (ou pas : elle était de neuf ans son aînée). Et sa gloire aurait probablement été bien plus limitée.

Ici, on évoque le souvenir d'autres écrivains morts durant la guerre.

René Dalize, né René Dupuy à Paris le 30 novembre 1879, est mort le 7 mai 1917 au Chemin des Dames. Ami de longue date de Guillaume Apollinaire, celui-ci lui a dédié son recueil « Calligrammes ». Il est l'auteur de « Le Club des neurasthéniques » et de divers ouvrages en collaboration avec Guillaume Apollinaire (mort en 1918 de la grippe espagnole) ainsi que de poèmes qui paraîtront à titre posthume.

Louis Émile Vincent Pergaud est un instituteur et romancier français né le 22 janvier 1882 à Belmont (Doubs) et mort pour la France le 8 avril 1915 à Fresnes-en-Woëvre (Meuse) peu après la bataille de la Woëvre, à l'âge de 33 ans. Il est l'auteur de « De Goupil

Les derniers seront les premiers

à Margot » (prix Goncourt 1910) et du célèbre « La Guerre des boutons » (paru en 1912).

Charles Péguy, catholique socialiste, avait présenté Pauline Benda à Alain-Fournier. Il est mort pour la France le 5 septembre 1914.

Le poids de l'absent

Abraham (ou Abram) ne parvenait pas à avoir d'enfant de sa femme Sarah (ou Saraï). Il engrossa donc l'esclave égyptienne de celle-ci, Agar. Mais, dès lors qu'elle fut enceinte, Saraï la maltraita et incita celle-ci à fuir. Elle enfanta Ismaël après être revenue. Treize ans plus tard, Abraham finit par engrosser Saraï et lui donner un fils, Isaac. Saraï voulut alors qu'Abraham chasse Agar et Ismaël pour qu'il n'y ait pas de dispute sur l'héritage.

La scène du sacrifice arrive ensuite. Comme dans toutes les tribus sémites, Abraham se devait en effet de sacrifier son premier-né mâle légitime. Dieu le retint... Abraham sépara ainsi les coutumes sémitiques ordinaires (telles que pratiquées encore ensuite par les Carthaginois par exemple) et les coutumes hébraïques.

Le frère d'Abraham, Nahor, a eu huit enfants de son épouse, Milka, et trois d'une maîtresse. L'aîné était Uç. Le mythe complet est conté dans les chapitres 16 à 22 de la Genèse.

Ici, Isaac a bien été sacrifié et Ismaël vient réclamer son héritage à Uç.

La chute des Walkyries

A 12h42, le 20 juillet 1944, Adolf Hitler a échappé à un attentat fomenté par officiers supérieurs et des notables. Le colonel Claus von Stauffenberg déposa dans le cabanon en bois où se réunit l'état-major avec Adolf Hitler une bombe. Or, divers incidents improbables aboutissent à l'échec de l'attentat, Hitler survivant à l'explosion avec la majorité des présents. Goering et Himmler étaient absents car la réunion était prévue pour être brève.

Ici, la réunion a bien eu lieu dans le Führerbunker habituel, à la Wolfsschanze (la « tanière du Loup ») près de Rastenburg en Prusse-Orientale. La bombe a bien fonctionné. Et Hitler est donc mort.

Les conjurés prévoyaient d'utiliser un plan d'urgence établi par les nazis, l'opération Walkyrie, créé pour permettre à l'armée de réprimer une insurrection. Le coup d'État, mené à partir du siège militaire baptisé Bendlerblock, a réussi.

Le Gouvernement Provisoire a donc été formé : Generaloberst Ludwig Beck (président du Reich), Carl Friedrich Goerdeler (DNVP, chancelier), Wilhelm Leuschner (SPD, vice-chancelier), General der Infanterie Friedrich Olbricht (Ministre de la Guerre), Julius Leber (SPD, ministre de l'Intérieur), et Friedrich-Werner von der Schulenburg (ministre des Affaires étrangères).

L e s d e r n i e r s s e r o n t l e s p r e m i e r s

La paix a été signée avec les Occidentaux. La guerre continue contre les Communistes.

Les derniers seront les premiers

Table des matières

MONSIEUR LE MARÉCHAL.....	7
LE CAPITOLE, UN SOIR DE PRINTEMPS.....	17
DIEU AIME LE STEAK.....	23
LE SACRE DU ROI.....	27
LES TÊTES ROYALES.....	33
AU COIN DU FEU.....	37
DIEU GARDE LA REINE.....	41
LA SOUMISSION DU LION.....	45
UN MONDE NOUVEAU.....	49
LES FILS DU SOLEIL.....	55
LE ROI DES FRANÇAIS.....	61
EN ATTENDANT LES ORDRES DE L'EMPEREUR.....	67
LA TRAVERSÉE FUT AGRÉABLE.....	71
LES TROIS LIEUX SAINTS.....	75
LA VOIE DE L'HOMME NOUVEAU.....	83
SEULS LES HÉROS ONT LA GLOIRE.....	91
LE POIDS DE L'ABSENT.....	99
LA CHUTE DES WALKYRIES.....	107
ANNEXE : LES POINTS DE DIVERGENCE.....	111
MONSIEUR LE MARÉCHAL.....	111
LE CAPITOLE, UN SOIR DE PRINTEMPS.....	112
DIEU AIME LE STEAK.....	113
LE SACRE DU ROI.....	114
LES TÊTES ROYALES.....	116

Les derniers seront les premiers

AU COIN DU FEU.....	117
DIEU GARDE LA REINE.....	117
LA SOUMISSION DU LION.....	118
UN MONDE NOUVEAU.....	121
LES FILS DU SOLEIL.....	121
LE ROI DES FRANÇAIS.....	122
EN ATTENDANT LES ORDRES DE L'EMPEREUR.....	123
LA TRAVERSÉE FUT AGRÉABLE.....	126
LES TROIS LIEUX SAINTS.....	127
LA VOIE DE L'HOMME NOUVEAU.....	130
SEULS LES HÉROS ONT LA GLOIRE.....	131
LE POIDS DE L'ABSENT.....	133
LA CHUTE DES WALKYRIES.....	134